

ความรุนแรงของดวง ฅวง ของโมลิแยร์

นางสาวชลิดา เวชยาปกรณ์

วิทยานิพนธ์นี้เป็นส่วนหนึ่งของการศึกษาตามหลักสูตรปริญญาอักษรศาสตรมหาบัณฑิต

สาขาวิชา ภาษาฝรั่งเศส ภาควิชาภาษาตะวันตก

คณะอักษรศาสตร์ จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

ปีการศึกษา 2553

ลิขสิทธิ์ของจุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

# LA VIOLENCE DE DOM JUAN DE MOLIÈRE

Mademoiselle Chalida Wejchayapakorn

Ce mémoire Fait Partie des Études Supérieures Conformément au

Règlement du Diplôme de Maîtrise

Section de Français, Département des Langues Occidentales

Faculté des Lettres

Université Chulalongkorn

Année académique 2010

Copyright of Chulalongkorn University

Sujet LA VIOLENCE DE DOM JUAN DE MOLIÈRE  
Par Mademoiselle Chalida Wejchayapakorn  
Discipline Langue française  
Directeur de Mémoire Professeur Assistant Paniti Hoonswaeng  
Co-directeur de Mémoire Monsieur Piriyaudit Manit

---

Accepté par la Faculté des Lettres, Université Chulalongkorn comme  
faisant partie du programme de Maîtrise, conformément au règlement du Diplôme  
de Maîtrise:

..... Doyen de la Faculté des Lettres  
(Professeur Assistant Prapod Assavavirulhakarn, Ph.D.)

Le Jury

..... Présidente

(Mademoiselle Suwanna Satapatpattana, Ph.D.)

..... Directeur de Mémoire

(Professeur Assistant Paniti Hoonswaeng, Ph.D.)

..... Co-directeur de Mémoire

(Monsieur Piriyaudit Manit, Ph.D.)

..... Membre (Examineur Externe)

(Professeur Associé Judharat Bencharit, Ph.D.)

ชลิตา เวชยาปกรณ์ : ความรุนแรงของ ดง ฌวง ของโมลิแยร์ (LA VIOLENCE DE DOM JUAN DE MOLIÈRE) อ.ที่ปรึกษาวิทยานิพนธ์หลัก : ผศ.ดร. ปณิธิ หุ่นแสง, อ.ที่ปรึกษาวิทยานิพนธ์ร่วม : อ. ดร. พิริยะดิศ มานิตย์, 74 หน้า.

ในบทละครเรื่อง *ดง ฌวง* ของโมลิแยร์ ความรุนแรงเป็นลักษณะสำคัญอย่างหนึ่งของพฤติกรรมของตัวละครเอก คือ ดง ฌวง ซึ่งมุ่งเอาชนะด้วยการอาศัยความอ่อนแอหรือข้อด้อยของผู้อื่น จงใจทำให้มีความทุกข์ เจ็บ หรืออาย ทั้งโดยการกระทำและวาจา ในระดับจิตสำนึก ความรุนแรงของดง ฌวงเกิดจากความปรารถนาจะทำลายอำนาจ โดยเฉพาะอำนาจศักดิ์สิทธิ์ ในระดับจิตไร้สำนึก พฤติกรรมของดง ฌวงเกิดจากปมอดีตที่ฝังใจ และซ่อนความปรารถนาแบบมาซิซิดตีไว้เบื้องหลังเพศวิถีแบบชาติสต์ แรงขับที่ทำให้ตัวละครใช้ความรุนแรงเป็นทั้งแรงขับที่เกิดจากอารมณ์รักและสัญชาตญาณมุ่งตาย บทละครชี้ให้เห็นว่าพฤติกรรมการใช้ความรุนแรงทำให้ดง ฌวงเป็นตัวละครร้ายที่ยิ่งใหญ่จนต้องอาศัยอำนาจ “สวรรค์” กำจัดด้วยความรุนแรง แต่ก็แฝงนัยด้วยการกำจัดดง ฌวงด้วยความรุนแรงนี้ไม่ก่อให้เกิดผลที่น่าพอใจแก่ผู้ใดเลย

ภาควิชา	.....ภาษาตะวันตก.....	ลายมือชื่อนิสิต.....
สาขาวิชา	..... ภาษาฝรั่งเศส.....	ลายมือชื่ออาจารย์ที่ปรึกษาวิทยานิพนธ์หลัก.....
ปีการศึกษา	.....2553.....	ลายมือชื่ออาจารย์ที่ปรึกษาวิทยานิพนธ์ร่วม.....

# # 5080124722 : MENTION LANGUE FRANÇAISE

MOTS CLES : VIOLENCE / DOM JUAN / MOLIÈRE

CHALIDA WEJCHAYAPAKORN : LA VIOLENCE DE DOM JUAN DE MOLIÈRE. DIRECTEUR DE MÉMOIRE : PROF. ASSIST. PANITI HOONSWAENG, Ph.D. CO-DIRECTEUR DE MÉMOIRE: MONSIEUR PIRIYADIT MANIT, Ph.D., 74 pp.

Dans *Dom Juan* de Molière, la violence est l'une des caractéristiques du protagoniste éponyme qui s'acharne à vaincre les autres en prenant leur faiblesse et leur infériorité pour le point d'attaque. Au moyen de la parole et de l'acte, Dom Juan vise à causer à ses victimes la douleur, la peine et la honte. Au niveau du conscient, sa violence a pour fond le plaisir de défi, notamment à l'égard du pouvoir céleste. Au niveau de l'inconscient, ses actes sont motivés par le complexe d'Oedipe. Avec la tendance sadique, c'est le désir masochiste qui, en secret, va au pair. L'agressivité chez Dom Juan se nourrit en outre de deux pulsions, à savoir Éros et Thanatos. La pièce montre que, animé par la violence, Dom Juan s'avère un tel grand méchant que, pour l'anéantir, le pouvoir du Ciel reste le seul moyen. Néanmoins, la pièce implique aussi que la destruction de Dom Juan par l'intervention céleste ne profite à personne.

Département : ...Langues Occidentales... Signature de l'étudiante.....

Discipline : .....Langue française..... Signature du Directeur de Mémoire.....

Année académique : .....2010..... Signature du Co-directeur de Mémoire.....

## DÉDICACE

Au seuil de cette étude, je tiens à exprimer ma gratitude la plus profonde à mon Directeur de mémoire, Professeur Assistant Paniti Hoonswaeng, Ph.D. et Monsieur Piriyaedit Manit, Ph.D. sans la direction de qui je n'aurais pu mener à bien ce travail. Pour leurs précieux conseils, leurs encouragements constants et leur disponibilité malgré leur emploi du temps surchargé, je leur suis très sincèrement reconnaissante et redevable de tout coeur.

Qu'il me soit permis de témoigner également ma reconnaissance à mes parents et à mes amis grâce auxquels cet ouvrage a pu voir le jour dans les meilleures conditions.

## TABLE DES MATIERES

	Pages
RESUME (en thaï).....	iv
RESUME (en français).....	v
DÉDICACE.....	vi
TABLE DES MATIERES.....	vii
CHAPITRE I : INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE II : LE COMPORTEMENT VIOLENT DE DOM JUAN.....	8
I. Le Corps méchant.....	8
II. La parole anéantissante.....	12
2.1 L'anéantissement de l'autorité.....	12
2.2 L'anéantissement du sacré.....	14
2.3 L'anéantissement de l'identité.....	17
2.4 L'anéantissement de l'être humain.....	19
CHAPITRE III : LES MOBILES DE LA VIOLENCE.....	25
I. Le conscient : la provocation.....	25
1.1 Code social.....	25
1.2 Code moral.....	28
1.3 Code religieux : le Ciel.....	31

	Pages
II. L'inconscient.....	35
2.1 Le sado-masochisme.....	36
2.2 Le complexe d'Oedipe.....	43
2.3 Eros et Thanatos.....	50
CHAPITRE IV : L'AGRESSEUR AGRESSÉ.....	58
I. Contre-attaques humaines.....	59
1.1 Représailles verbales.....	59
1.2 Contre-attaques combatives.....	62
II. L'intervention divine.....	63
CHAPITRE V : CONCLUSION.....	68
REFERENCES.....	71
BIOGRAPHIE.....	74



## CHAPITRE I

### INTRODUCTION

Comédie en cinq actes et en prose, *Dom Juan* de Molière fut représenté pour la première fois le 15 février 1665. La pièce connut un grand succès. Pourtant, après la clôture annuelle, elle ne fut plus à l'affiche. Une censure l'aurait interdite (Antoine Adam 1956 : 321). De 1677 à 1841, la comédie n'a été jouée que dans l'adaptation versifiée et édulcorée de Thomas Corneille (Maurice Descotes 1976 : 58). Ce n'est qu'en 1947 que Louis Jouvet a, à la lettre, redonné naissance à *Dom Juan* de Molière : "il sort Dom Juan d'un long purgatoire, en donnant deux cents représentations, plus que depuis sa création par Molière" (Jacqueline de Jomaron, 1989 : 234).

Depuis, études et analyses sur cette oeuvre de Molière se multiplient: il suffit de consulter sur Internet, le site "Tout Molière" ([www.toutmoliere.net](http://www.toutmoliere.net)), site de référence sur l'oeuvre de Molière, créé par la ville de Pézenas, conçu et élaboré par Gabriel Conesa, moliériste de renom, actuellement professeur à l'Université de Reims-Champagne Ardennes, pour savoir à quel point la pièce a fait l'objet d'études magistrales.

Cette masse de recherches laisse non seulement présumer que l'objet d'étude est extrêmement complexe mais aussi, par voie de conséquence, s'interroger comment, dans cet amas d'analyses, obtenir un consensus critique, demander qui pourrait se vanter d'avoir saisi complètement les enjeux du texte, d'être tout à fait sûr de comprendre parfaitement et exhaustivement sa portée.

C'est justement pour cette raison que nous osons proposer une autre lecture de *Dom Juan* de Molière. Notre objectif est loin d'établir un contact nouveau avec ce texte mais de projeter une lumière sur un point particulier : la violence du héros de la pièce.

En suivant la conception de la violence émise par Jean-Marie Bigeard (1974 : 8), nous dirons que la violence de Dom Juan "réside dans [son] intention de faire [des] victime[s] et *a fortiori*, dans la réalisation de cette intention." Autrement dit, dans les rapports interpersonnels, Dom Juan agit dans le but potentiel de dominer, de blesser, de faire souffrir, physiquement et moralement, voire de détruire l'Autre.

En effet, en brossant un portrait de Dom Juan, Sganarelle révèle la cruauté de son maître. Selon le valet, Dom Juan est "un grand seigneur méchant homme" (I,1). L'énumération de termes péjoratifs et d'images désobligeantes dont use Sganarelle pour décrire le héros de la pièce illustre davantage le caractère agressif, non amical de ce dernier : "le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté", "enragé", "chien", "diable", "Turc", "hérétique", "vrai Sardanapale". Ce vocabulaire rempli d'horreur et de répulsion explique pourquoi, pour ce valet, "il [lui] vaudrait bien mieux d'être au diable que d'être à lui" (Ibid).

Après la tirade de Sganarelle, succède un développement sur le trait principal de cet "étrange monstre" : nous voyons que les autres personnages ne sont rien d'autre, pour Dom Juan, que ses victimes : outre Sganarelle, Done Elvire, Mathurine, Charlotte, charmées puis abandonnées sont les victimes accumulées de sa séduction ; Dom Louis le père, Monsieur Dimanche le créancier, Dom Alonso et Dom Carlos les frères de sa femme légitime, Pierrot le paysan qui sauve sa vie, le pauvre si sacré sont tous

attaqués par la violence de Dom Juan. Personne n'y échappe. Chose pire encore : ce n'est pas seulement des êtres humains qui sont la cible de sa violence, Dom Juan vise aussi le Ciel.

Selon Jacques Scherer (1967 : 101),

Dom Juan est dur avec tous les personnages de la pièce, même avec son cher Sganarelle. Il l'est avec Elvire. [...] Dom Juan n'a pas moins de dureté pour son père [...]. Dans l'épisode de Pierrot, au début du deuxième acte, la cruauté apparaît plus purement encore.

Janine Krauss (1978 : 88) ne dit pas autrement :

Son Dom Juan [de Molière] n'est plus, comme dans la pièce de Tirso, un séducteur impertinent, il est avant tout "un grand seigneur méchant homme" [...]. L'amour de soi l'isole dans son égoïsme, et pulvérise en lui toute sensibilité et toute compassion. Impitoyable envers ceux qui l'aiment, ceux qui l'implorent, ceux qui le secourent, qui s'intéressent à son destin ; impitoyable envers ses créanciers, envers son valet qu'il manipule comme un pantin ; impitoyable envers son père dont il souhaite la mort.

Selon la formule de Véronique Le Goaziou (2004 : 23), “la violence, c’est notre part animale”, car

il existe en nous une part animale, les animaux sont violents, cette part animale est suffisamment prégnante pour déterminer nos comportements.

Jean-Didier Vincent, l’auteur de *Biologie des passions* partage cette idée :

Et d’avoir trop négligé ses passions et sa nature animale, l’homme se trouve surpris devant ses propres violences et l’affirmation généralisée de son immonde “bêtise” : bête qui se repaît du sang de son prochain et jouit de voir l’autre humilié et dépouillé de son bien (cité par Véronique Le Goaziou, Ibid).

Le cas de Dom Juan semble illustrer cette idée. Dans l’optique de Jacques Guichamaud (1984 : 340-341),

Ce n’est pas par un hasard si, dès le premier acte, Dom Juan est appelé “bête brute”. [...] L’homme déchu, dans un univers pascalien, n’est pas un ange, mais bête. La bête-femme peut séduire, la bête-homme terrifie.

C'est sur cette violence de Dom Juan de Molière que nous nous penchons dans ce travail. Nous avons d'abord trouvé que la violence de Dom Juan s'exprime principalement de deux façons : corporelle et verbale. Or, nous ne nous contentons pas de faire la constatation de ce comportement caractéristique du personnage : notre objectif est aussi de mettre à jour les mobiles qui le déterminent. Pour ce faire, nous essayerons de comprendre le comportement de Dom Juan à deux niveaux : le niveau conscient et le niveau inconscient.

Au niveau conscient, le texte nous donne à penser que la violence de Dom Juan peut s'expliquer par sa volonté de provoquer toutes les lois, terrestres et célestes, qui entravent sa liberté et son désir. Dans cette optique, nous sommes guidé par certains articles réunis dans l'ouvrage *Lectures de Dom Juan de Molière* (Anne-Marie Mathiot, 1981) notamment :

Dans son article "Structures de la séduction et du défi", Anne-Marie Mathiot examine comment s'organisent dans ce texte de Molière les différents défis de Dom Juan et leur rapport à la séduction.

Gabriel Conesa, dans l'article "L'Écriture dramatique du défi" montre que l'attitude provocante de Dom Juan est dépeinte par la forme de son discours autant que par son contenu propre.

Toujours sur le même thème du défi, mais d'une approche différente, l'article "Dom Juan : le défi comme subversion du symbolique" montre qu'à la croisée du symbolique, du sociologique et de la mort, Dom Juan lance un triple défi : à la loi d'équilibre et de mesure, à la loi du contrat et au pouvoir qui veut contrôler l'individu et différer son désir.

Au niveau inconscient, notre point de départ est l'idée que la violence est une pulsion qu'on ne saurait maîtriser. Notre analyse sur ce plan s'appuie sur les théories freudiennes, en particulier celles des rapports domination / soumission sexuelle : le sado-masochisme (Freud 1962), du complexe d'Oedipe (Laplanche et Pontalis 1967 : 79-84), et aussi celle qui n'admet l'existence que de deux pulsions fondamentales en l'homme : Eros, qui crée des liens et conserve, et Thanatos, pulsion de destruction qui vise à briser les rapports entre les êtres (Laplanche et Pontalis 1967 : 143-144, 371-380). Dans cette démarche analytique, la thèse de Piriyaadit Manit, *La sexualité chez les protagonistes dans le théâtre de Molière : étude psychocritique textuelle* (2008 : 123-128, 190-195), dans laquelle il étudie le sadisme et la tendance oedipienne chez Dom Juan, nous est d'une grande utilité.

Après avoir tenté de cerner les motivations de son comportement violent, nous avons examiné la fin du héros, foudroyé et entraîné aux enfers. Il semble que, dans cette pièce, il est légitime de répondre à la violence par la violence. En essayant de voir comment fonctionne cette forme archaïque-loi du talion, vengeance pour punir les actes de violence et réparer le mal infligé par Dom Juan à ses victimes, nous nous sommes demandé quel serait le résultat de cette solution.

En fonction de ce cheminement de réflexions posé par notre lecture de *Dom Juan* de Molière, ce travail se divise en trois parties. La première montrera que Dom Juan sait utiliser son corps et sa parole pour maintenir les autres dans la bassesse et les anéantir. La deuxième expliquera que le comportement violent de Dom Juan est engendré par des motifs psychologiques au niveau du conscient et de l'inconscient. La dernière proposera l'image de Dom Juan comme "l'agresseur agressé" : l'auteur de la

violence est finalement vengé par des représailles de ses victimes et par la punition du Ciel ; or, cette réponse violente apparaît comme stérile.

## CHAPITRE II

### LE COMPORTEMENT VIOLENT DE DOM JUAN

On sait depuis la première scène du premier acte que Sganarelle est au service d'un vrai tyran, qu'il est attaché à Dom Juan principalement par des rapports de force. C'est toute la brutalité de l'alliance maître-esclave que Sganarelle divulgue. Il s'affirme lié à lui par la seule peur : "la crainte en moi fait l'office du zèle", déclare-t-il à Gusman (I,1).

Nous verrons dans ce chapitre que Dom Juan est caractérisé par son comportement violent, agressif, non amical, non pacifiste, par une contrainte à autrui qui provoque la douleur, la peine, qu'il soit avec son serviteur fidèle ou avec les autres personnages qui viennent barrer sa route de plaisirs. Dans la phrase de Sganarelle qui dénonce Dom Juan : "un grand seigneur méchant homme est une terrible chose" (I,1), "terrible" doit être ici pris au sens propre : "qui inspire la terreur". Cette terreur est semée tout au long de la pièce par Dom Juan qui, pour manifester sa dureté, fait usage de son corps aussi bien que de ses mots.

#### **I. Le Corps méchant**

Vérité évidente : Sganarelle est terrorisé par Dom Juan. Il suffit que celui-ci prenne "un air menaçant" pour que Sganarelle, scandalisé par la conduite de son maître, interrompe ses remontrances et s'adresse aussitôt de sévères reproches (II,2). Par un simple geste, Dom Juan affirme son rang et ramène le valet à son état. Il maintient Sganarelle dans sa bassesse, le réduit à être bas. Or, Sganarelle n'est pas la seule victime : de la même façon, Dom



Juan met d'autres personnages dans le même panier que Sganarelle. Aidé par la supériorité de sa caste, Dom Juan cherche à rabaisser, à humilier ceux qui s'opposent à son désir. Pour ce faire, il n'hésite pas à user de la brutalité physique élémentaire : les moyens "bas" de la bourrade et de la gifle lui semblent bons.

Pierrot est victime de la cruauté de ces gestes indignes. Au moment où Dom Juan baise la main de Charlotte (II,3), Pierrot rentre en scène et s'interpose en rival du seigneur qui lui arrache la fiancée. Avec fermeté, il emploie des marques de politesse et pousse le premier :

*Pierrot, poussant dom Juan qui baise la main de Charlotte. :*

Tout doucement, monsieur ; tenez-vous, s'il vous plaît.

Vous vous échauffez trop, et vous pourriez gagner la purésie.

Or, Dom Juan refuse de se mettre sur le même plan que Pierrot. Agacé, il l'annule en faisant comme s'il ne l'écoutait pas et passe alors à l'attaque pour se débarrasser du paysan. Le grand seigneur repousse brutalement Pierrot à deux reprises. Immobilisé, ce dernier devient de plus en plus hardi dans ses paroles. Or, dans le rapport avec Dom Juan, le raisonnement n'a pas de place. Le seigneur parle de moins en moins et riposte par les réactions gestuelles de plus en plus agressives : il donne à Pierrot quatre soufflets. La cruauté de ses gestes n'est pas seulement physique et cela semble le comble de l'ingratitude de la part de Dom Juan.

Pierrot souligne, avec raison, que c'est une étrange "récompense" pour avoir sauvé Dom Juan "d'être noyé". À la fin de la scène, Dom Juan réussit à infliger l'humiliation à son adversaire : Pierrot s'éloigne, basculant de l'état de fiancé à celui de simple paysan.

À l'acte III, scènes 2 et 3, nous voyons Dom Juan manier l'épée, la prolongation de son corps : il vole au secours de Dom Carlos, attaqué par trois voleurs, sans le connaître : "un homme attaqué par trois autres ! la partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lâcheté." (III,2). À première vue, cette façon de réagir peut être considérée comme un acte de courage et de générosité. Or, rappelons que Dom Juan a tué le Commandeur:

Sganarelle : Et n'y craignez-vous rien, monsieur, de la mort de  
ce commandeur que vous tuâtes il y a six mois?

Dom Juan : Et pourquoi craindre? ne l'ai-je pas bien tué?

Sganarelle : Fort bien, le mieux du monde [...]. (I,2)

Il a vraisemblablement compté faire la même chose avec le jeune fiancé en bateau :

Dom Juan : [...] Cet époux prétendu doit aujourd'hui régaler  
sa maîtresse d'une promenade sur mer. Sans t'en  
avoir rien dit, toutes choses sont préparées pour

satisfaire mon amour, et j'ai une petite barque et  
 des gens, avec quoi fort facilement je prétends  
 enlever la belle. (I,2)

En plus, Dom Juan excelle dans l'usage de cette arme : il réussit à  
 mettre en fuite les trois voleurs :

Dom Carlos : On voit, par la fuite de ces voleurs, de quel  
 secours est votre bras [...]. (III,3)

Il déclare plus tard au frère d'Elvire : “[...] je sais me servir de mon  
 épée quand il le faut.” (V,3). Ainsi, nous pouvons dire que tirer l'épée est,  
 chez Dom Juan, le reflet de l'acte machinal, habituel.

Ce n'est donc pas par hasard si, dans l'avant-dernière scène,  
 lorsqu'apparaît un spectre de femme qui l'avertit de sa prochaine perte, puis  
 prend la figure du Temps, Dom Juan veut le frapper de son épée.

L'usage de l'arme, comme celui de son corps, montre que l'habitude  
 de Dom Juan est d'avoir recours à la violence. Le duel qu'il veut offrir au  
 spectre souligne aussi que le héros prend tout de haut. Il est manifeste que le  
 spectre est un signe envoyé par le Ciel. Cependant, Dom Juan refuse de  
 l'entendre et exhibe son absence de respect en réduisant le signe providentiel  
 à “un corps ou un esprit” qu'il veut “éprouver avec [son] épée.” (V,5).

## II. La parole anéantissante

Outre par le corps, c'est aussi et surtout par les paroles que Dom Juan attaque les autres. Il est incontestable que notre grand seigneur est habile en parole. Après sa longue tirade sur l'éloge de l'infidélité, Sganarelle dit : "[...] Il semble que vous ayez appris cela par coeur, et vous parlez tout comme un livre." (I,2). Charlotte, émue par ses propos, avoue : "[...] je ne sais si vous dites vrai, ou non ; mais vous faites que l'on vous croit." (II,2). Or, le langage de Dom Juan n'est pas seulement un moyen de communication, mais aussi un instrument dont il se sert pour détruire les autres. Si Dom Juan use de son corps pour faire mal à autrui, le mal est essentiellement physique. Les paroles de Dom Juan relèvent d'un acte encore plus violent en ce sens qu'elles visent à anéantir ses adversaires, et nous avons trouvé que l'anéantissement en question présente quatre dimensions : l'anéantissement de l'autorité, l'anéantissement du sacré, l'anéantissement de l'identité et l'anéantissement de l'être humain.

### 2.1 L'anéantissement de l'autorité

Monsieur Dimanche à qui doit Dom Juan est un personnage dont l'autorité est anéantie. En considérant le rapport créancier-débiteur comme un rapport de pouvoir, on pourrait dire qu'en cas général, c'est le créancier qui domine, et c'est le débiteur qui doit se soumettre à une certaine autorité du dernier. Mais ce n'est pas le cas de Monsieur Dimanche. Par l'habileté de mener le dialogue, Dom Juan arrive à mettre rapidement le créancier à la porte, sans payer ses dettes (IV,3).

Contrairement à ce qu'il laissera paraître lors des autres visites, Dom Juan affiche un plaisir exagéré de recevoir son créancier. Tout en

l'interrompant, il lui offre son siège confortable, il le flatte par l'intérêt qu'il fait semblant de lui porter, s'inquiète de sa santé, demande des nouvelles de sa famille, voire de son chien. Bref, il place Monsieur Dimanche comme un invité de marque et un ami. Ses propos placent ainsi le créancier dans une position délicate pour réclamer ses dettes, car entre amis, il n'y a pas question d'argent : "au meilleur de mes amis", "je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux", "je suis à vous de tout mon coeur". Il s'agit donc d'une inversion du pouvoir. Tout en ayant une certaine autorité en tant que créancier, Monsieur Dimanche se trouve dominé par la série de questions intimes du débiteur qui l'empêchent en quelque sorte d'exercer son autorité. Au lieu de pouvoir gagner de l'argent de Dom Juan, ce marchand devient impuissant et berné, réduit jusqu'à ce qu'il devienne un jouet ridicule dans les mains de Dom Juan.

Arrivé dominant, Monsieur Dimanche est donc subjugué par le grand seigneur et n'ose s'imposer et réclamer son dû. Enfin, c'est Monsieur Dimanche lui-même qui, de plus en plus intimidé, se retire : "il faut que je m'en retourne tout à l'heure". C'est juste à ce moment-là que Dom Juan, ironiquement, rappelle de sa propre situation : "Je suis votre serviteur, et, de plus, votre débiteur". Mais il est trop tard, Monsieur Dimanche s'est déjà levé, il est sur le chemin du retour chez lui, les mains vides.

Dom Louis, père du protagoniste, est aussi victime de son fils. Avec l'autorité paternelle, Dom Louis rend visite à Dom Juan afin de lui reprocher des vices que ce fils a commis. Mais au reproche du père qui compte une quarantaine de lignes (IV,4), Dom Juan ne répond que par une phrase insolente : "Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler." (IV,4).

Par quelques mots du fils, l'autorité paternelle de Dom Louis est réduite à tel point que ce dernier n'est qu'un visiteur importun tandis que le héros confirme sa situation de maître de la maison et non du fils qui doit obéir au père. L'inversion du rôle entre le père dominant et le fils dominé est évidente parce qu'en anéantissant le discours et, du coup, la personne du père, le fils détermine le comportement de celui-ci au gré du désir : Dom Louis clot l'entretien. "Non, insolent, je ne veux point m'asseoir, ni parler davantage" et, impuissant, il sort en appelant la colère du Ciel sur la tête de son fils.

## **2.2 L'anéantissement du sacré**

À la scène 2 de l'acte troisième, c'est-à-dire au centre de la pièce, perdu dans la forêt, Dom Juan en sort grâce au Pauvre qui lui guide le chemin. Ce personnage du Pauvre présente certains traits qui permettent de dire qu'il y a chez lui quelque chose de sacré.

La prière est un de ses gestes habituels. Le Pauvre prie au nom du bonheur des autres, ce qui connote son sacrifice de soi à autrui d'après ce que constate Pascal Debailly (1988 : 45) :

Tout comme les moines ermites de l'époque, il est un représentant de Dieu, dont les prières servent au bonheur et au salut des autres.

Sa pauvreté est un autre trait du sacré. À en croire Christine Geray (1974 : 39), le Pauvre est le symbole de la religion contemplative des simples. Ce personnage n'a pas l'air d'avoir une volonté en dehors de sa nécessité habituelle. Par là, on pourrait dire que le Pauvre partage un point commun avec le Ciel qui représente la pureté de la vie terrestre.

Le fait que le Pauvre aide Dom Juan à trouver l'issue de la forêt où il y a tant de dangers n'est pas non plus négligeable. Cet acte du Pauvre de montrer le bon chemin peut être comparé à celui de Dieu qui offre un bon conseil au fidèle pour que ce dernier soit dans le droit chemin. Le geste charitable assimile donc le Pauvre, sinon à Jésus Christ, du moins à un certain personnage sacré qui montre aux autres le "bon" chemin. Mais ces traits du sacré n'épargnent pas le Pauvre de la violence verbale de Dom Juan.

Dom Juan n'apprécie pas la générosité du Pauvre qui prie pour le bien des gens. Il dit les mots qui tournent en ridicule ce geste sacré : "Eh! prie le ciel qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres." (III,2).

La moquerie de la prière de Dom Juan est un moyen d'enlever le sacré du personnage céleste. Mais sa parole blasphématoire semble aller plus loin encore : il manifeste une sortilège en demandant au Pauvre de jurer en échange d'un louis d'or : "Prends, le [un louis d'or] voilà, prends, te dis-je ; mais jure donc." (III,2).

Dom Juan est tentateur : il tente l'ermite comme il tente les femmes. Le louis d'or permettra au Pauvre de "se mettre un morceau de pain sous les dents": cette tentation est donc aussi la tentation de la chair.

Dans le même contexte, une autre phrase souligne l'impiété de Dom Juan. Au refus du Pauvre, il lui jette la pièce en lui lançant : "Va, va, je te le donne *pour l'amour de l'humanité.*" (III,2 C'est nous qui soulignons). En général, une aumône se fait au nom de l'amour du Ciel, mais la phrase de Dom Juan montre qu'il a l'intention de laisser l'humanité prendre le relais du Ciel.

Dom Juan tend donc à anéantir le sacré et le Pauvre n'est pas sa seule victime. Done Elvire est un autre personnage dont le sacré est anéanti par la parole de Dom Juan. Redevenue femme en voile, Done Elvire retourne à Dom Juan pour le faire repentir et le convertir. En opposant l'amour divin à l'amour humain, elle parle comme si c'était le Ciel qui s'exprime par sa bouche :

[...] toute la récompense que je vous en demande, c'est de corriger votre vie, et de prévenir votre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi. (IV,6).

Mais la réaction de Dom Juan n'est rien d'autre qu'une séduction qui consiste à demander à Done Elvire de passer la nuit chez lui : "Madame, il est tard, demeurez ici. On vous y logera le mieux qu'on pourra." (IV,6).

Dom Juan cherche à profaner une femme sacrée. Notons par ailleurs que l'apparence religieuse de Done Elvire, loin d'inspirer une sérénité à l'âme de notre homme, suscite chez lui un désir charnel. Il dit, en plus, à son valet après le départ de la religieuse :



Sais-tu bien que j'ai encore senti quelque peu d'émotion pour elle, que j'ai trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre, et que son habit négligé, son air languissant et ses larmes, ont réveillé en moi quelques petits restes d'un feu éteint? (IV,7).

### 2.3 L'anéantissement de l'identité

Selon Sganarelle, Dom Juan est "un épouseur à toutes mains" (I,1). En effet, il semble que Dom Juan ne distingue pas les femmes qu'il séduit : il met sur le même plan Elvire, une noble et Charlotte, une paysanne dont les mains "sont noires" (II,2). Pour ce séducteur qui croit que "deux et deux font quatre", ce n'est pas la qualité des femmes qui lui importe dans ses affaires sensuelles, c'est la quantité. Il ne fait donc aucune distinction des femmes qu'il désire. On peut le voir séduire deux femmes exactement de la même manière comme si elles n'étaient qu'une seule et même personne :

Mathurine, à *dom Juan*. : Monsieur, que faites-vous donc là avec Charlotte? Est-ce que vous lui parlez d'amour aussi?

Dom Juan, *bas*, à *Mathurine*. : Non. Au contraire, c'est elle qui me témoignait une envie d'être ma femme, et je lui répondais que j'étais engagé à vous.

Charlotte, à *dom Juan*. : Qu'est-ce que c'est donc que vous  
veut Mathurine?

Dom Juan, *bas*, à *Charlotte* : Elle est jalouse de me voir vous  
parler, et voudrait bien que je  
l'épousasse ; mais je lui dis que  
c'est vous que je veux. (II,4)

La similitude du style langagier qu'utilise Dom Juan pour communiquer avec Charlotte et Mathurine nous amène à croire qu'à ses yeux, ces deux femmes n'ont pas de différence l'une par rapport à l'autre. L'important, c'est qu'en généralisant les êtres féminins, Dom Juan fait que les femmes séduites perdent leur propre identité : identiques, elles ne sont que pour être aimées et puis être abandonnées sans que Dom Juan s'intéresse à leur particularité.

Avant, Dom Juan a dit :

[...] je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tribus où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon coeur à tout ce que je vois d'aimable ; et, dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. (I,2)

En pensant à ce que le renard du *Petit Prince* dit au protagoniste éponyme<sup>1</sup>, on pourrait dire qu'une femme n'est pour Dom Juan qu'une femme (ou une victime si on veut) toute semblable à cent mille femmes. Toutes les femmes se ressemblent : aucune n'est unique ; personne n'est particulier. Or, l'identité est précisément ce qui rend un être unique et différent. En quelque sorte, Dom Juan, en prenant toutes les femmes pour les êtres semblables, anéantit l'identité de ses victimes qu'il ne cherche qu'à séduire *également*.

#### 2.4 L'anéantissement de l'être humain

Par la maîtrise du langage, ce n'est pas seulement l'autorité et le sacré de la victime qui sont détruits, Dom Juan peut même enlever l'humain des êtres à qui il a affaire.

Les compliments que le séducteur adresse à Charlotte met celle-ci à l'état de l'être non-humain :

[...] Sganarelle, qu'en dis-tu? Peut-on rien voir de plus agréable? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah ! que cette taille est jolie ! Haussez un peu la tête, de grâce. Ah ! que ce visage est mignon ! Ouvrez vos yeux entièrement. Ah ! qu'ils sont beaux ! Que je voie un peu vos dents, je vous prie. Ah ! qu'elles sont amoureuses, et ces lèvres appétissantes ! Pour moi, je suis ravi, et je n'ai jamais vu une si charmante personne. (II,2)

---

<sup>1</sup> "Bien sûr, dit le renard, tu n'es pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons [...]. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde..."

En fait, ce n'est pas une personne que Dom Juan contemple. L'estimation détaillée qu'il fait à haute voix de ses "charmes" en faisant pirouette la paysanne, l'évaluant de haut en bas et sous tous les angles, marque cependant un mépris : il l'examine comme s'il faisait pour un cheval ou un chien au marché. Charlotte est captivée, tout en reconnaissant son état du corps sans esprit : "Monsieur, tout ça est trop bien dit pour moi, et je n'ai pas d'esprit pour vous répondre" (II,2).

Sganarelle, lui aussi, appartient évidemment à ce genre de victime. À l'acte IV, scène 5, le valet ose prononcer le jugement sur la conduite de Dom Juan à l'égard de son père :

Sganarelle : Ah ! monsieur, vous avez tort.

Dom Juan, *se levant.* : J'ai tort?

Sganarelle, *tremblant.* : Monsieur...

Dom Juan : J'ai tort?

Sganarelle : Oui, monsieur, vous avez tort d'avoir souffert ce qu'il vous a dit, et vous le deviez mettre dehors par les épaules. A-t-on jamais rien vu de plus impertinent? Un père venir faire des remontrances à son fils, et lui dire de corriger ses actions, de se

ressouvenir de sa naissance, de  
 mener une vie d'honnête homme, et  
 cent autres sottises de pareille  
 nature ! Cela se peut-il souffrir à un  
 homme comme vous, qui savez  
 comme il faut vivre? J'admire votre  
 patience ; et, si j'avais été en votre  
 place, je l'aurais envoyé  
 promener. (IV,5)

Terrorisé, Sganarelle est obligé de tourner sa langue. Selon le valet, la faute appartient à Dom Juan le fils qui reproche audacieusement son père, mais la question rhétorique de Dom Juan renverse la situation : ayant peur de Dom Juan, Sganarelle doit accepter que c'est le père qui est digne du mépris parce qu'il ose accabler son fils de reproches. Dom Juan n'est pas seulement le maître de Sganarelle sur le plan du rapport interpersonnel, il se montre aussi maître de la pensée de son valet.

Dans la relation entre Dom Juan et Sganarelle, l'expression verbale du maître présente un aspect menaçant tellement que le valet est très souvent forcé à dire ce qu'il ne pense pas, et à faire ce qu'il est loin de vouloir. Par exemple, par l'ordre de Dom Juan, Sganarelle doit malgré lui parler à la statue dont il a peur :

Dom Juan : [...] Demande-lui [à la statue] s'il veut venir  
souper avec moi.

Sganarelle : C'est une chose dont il n'a pas besoin, je crois.

Dom Juan : Demande-lui, te dis-je.

Sganarelle : Vous moquez-vous? Ce serait être fou, que  
d'aller parler à une statue.

Dom Juan : Fais ce que je te dis. (III,5)

De plus, Sganarelle doit manger et boire même s'il n'a ni faim ni soif :

Dom Juan, à ses gens. : Une chaise et un couvert. Vite donc.

*(Dom Juan et la statue se mettent à  
table. À Sganarelle.)* Allons, mets-toi  
à table.

Sganarelle : Monsieur, je n'ai plus faim.

Dom Juan : Mets-toi là, te dis-je. À boire. À la  
santé du commandeur. Je te la  
porte, Sganarelle. Qu'on lui donne  
du vin.

Sganarelle : Monsieur, je n'ai pas soif.

Dom Juan : Bois, et chante ta chanson, pour  
régaler le commandeur. (IV,8)

Sganarelle est incapable de choisir. Il n'est pas permis de révéler ses propres pensées, d'agir dans sa manière et de posséder ses propres opinions. Or, ce qui distingue, marque un être humain, c'est précisément la liberté d'expression, de pensée et d'action. Qu'est-ce qui distingue un être humain de l'objet inanimé s'il ne pense pas? Dans cette perspective, on peut dire que Dom Juan anéantit l'être humain chez Sganarelle qui, à notre avis, n'est rien d'autre qu'un robot dont les pensées et les gestes sont totalement programmés par son maître.

Ce n'est pas seulement par les mots que Dom Juan déshumanise autrui, ce grand seigneur méchant homme sait le faire aussi par l'absence de mots lors de l'apparition d'Elvire. Il choisit de laisser Sganarelle lui prendre le relais pour donner à sa femme la raison de son départ :

Dom Juan : Madame, voilà Sganarelle qui  
sait pourquoi je suis parti.

Sganarelle, *bas, à dom Juan* : Moi, monsieur ? Je n'en sais  
rien, s'il vous plaît.

Done Elvire : Hé bien ! Sganarelle, parlez.  
Il n'importe de quelle  
bouche j'entende ses

raisons. (1,3)

Dom Juan se dérobe et cette dérobade est suivie d'un silence, signe de sa sécheresse du cœur. Elvire demande une explication, Dom Juan détourne le visage et se tait, rendant ainsi dérisoires les attitudes sérieuses de sa femme. Par le mutisme de Dom Juan, Elvire n'est pas seulement dévalorisée, elle est, pour lui, effacée, transparente. Sa présence ne constitue même pas un obstacle pour lui : il fait comme si elle n'était pas là : son existence est anéantie. Dom Juan est odieux, mais il demeure supérieur aux efforts de son adversaire, quelle que soit la noblesse de son rang et de son cœur.

Dom Juan écrase les autres par le corps et la parole (ou l'absence de parole). Dom Louis, Monsieur Dimanche, Sganarelle, Pierrot, Charlotte, le Pauvre, le spectre, nobles, bourgeois, valets ou paysans, êtres terrestres ou sacrés, naturels ou surnaturels, tous sont également impuissants à faire front à la méchanceté du grand seigneur. Notre héros domine complètement ses victimes dont toutes les tentatives sont adroitement avortées. Dom Juan est intelligent mais son stratagème accuse sa tyrannie et sa cruauté. Nous verrons dans le chapitre suivant que Dom Juan exploite son rang et son esprit non seulement pour détruire les êtres mais aussi pour violer tout ce qui lui représente le pouvoir, social comme religieux, humain comme divin. Cette forme de défi volontaire s'explique aussi par l'inconscient d'un être dominant qui est lui-même dominé par les pulsions sexuelles et qui se dirige vers la destruction de soi.



## CHAPITRE III

### LES MOBILES DE LA VIOLENCE

Nous avons vu que le comportement de Dom Juan est marqué par deux principes destructifs : le Corps méchant et la parole anéantissante. Ces actions violentes révèlent la capacité du héros de maintenir l'autre dans sa bassesse jusqu'à ce que ce dernier perde son essence humaine. Pour mieux comprendre ces manifestations d'agressivité de Dom Juan, nous essayerons de trouver les mobiles qui déterminent son comportement violent. Notre explication procèdera sur deux niveaux psychologiques : le conscient et l'inconscient.

#### **I. Le conscient : la provocation**

Une grande partie de l'agressivité chez Dom Juan réside dans le fait que celui-ci cherche à briser les lois qui sont pour lui oppressantes. Dom Juan est l'image d'un jeune qui provoque, qui lance le défi, c'est-à-dire qu'il manifeste le "refus de se soumettre", selon le dictionnaire *Robert*. Et dans cette perspective, le bilan est lourd pour Dom Juan car il nie purement et simplement tout l'ensemble des codes qui lui imposent contraintes et obligations. Dom Juan défie ainsi les lois sociales, morales et religieuses.

#### **1.1 Code sociale**

Selon Jean-Jacques Rousseau, Molière "trouble tout l'ordre de la société". Le philosophe reproche au dramaturge de "renverse[r] tous les

rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée”, de “tourne[r] en dérision les respectables droits des pères sur leurs enfants” (Rousseau, 1967 : 94). Cette critique de Rousseau se justifie surtout par le comportement défiant de Dom Juan face à son père. Entre ce couple père-fils, le manque d’affection est évident. Dom Louis fait lui-même cette remarque : “nous nous incommodons étrangement l’un et l’autre” (IV,4). Chose pire encore : Dom Juan ne respecte pas son père, enrage même de le voir arriver. “Il me fallait cette visite pour me faire enrager” s’exclame-t-il à l’annonce de la présence de Dom Louis. Aux yeux du fils, le père l’importune. Ni les liens de sang, ni la dignité du noble vieillard, nous l’avons vu, n’empêchent le fils de bafouer odieusement son père. L’insolence de Dom Juan pousse la confrontation père-fils aux limites du supportable : les reproches de Dom Louis se transforment donc en malédiction :

[...] mais sache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions ; que je saurai, plus tôt que tu ne penses, mettre une borne à tes dérèglements, prévenir sur toi le courroux du ciel, et laver, par ta punition, la honte de t’avoir fait naître. (IV,4)

À cette menace de mort formée par le père, Dom Juan répond par un vœu identique : “Eh ! mourrez le plus tôt que vous pourrez, c’est le mieux que vous puissiez faire [...]” (IV,5). Ce souhait vaut un parricide et représente à lui seul l’autorité familiale et sociale impatientement outragée par le jeune gentilhomme.

Dom Juan ne compromet pas seulement l'ordre patriacal de la société, il refuse même la fondation de la société ; car, si, selon la fameuse citation de Balzac, "la famille sera toujours la base des sociétés" (1841 : 271), Dom Juan sape ce fondement social en violant répétitivement l'institution du mariage, considérée universellement comme cadre voué au développement de la famille.

En effet, Dom Juan ne respecte pas le mariage qui n'est pour lui qu'un moyen de séduction, sans pouvoir sceller une alliance effective. Séducteur de femmes, il passe de l'une à l'autre sans jamais s'attacher à aucune entre elles. "Un mariage ne lui coûte rien à contracter ; il ne se sert point d'autres pièges pour attraper les belles ; et c'est un épouseur à toutes mains.", dit Sganarelle (I,1). Il a épousé Done Elvire qu'il abandonne. La scène 2 de l'acte II nous offre un exemple de sa tactique de séduction : la flatterie qui se termine par la promesse de mariage, promesse qu'il n'a aucune intention de tenir, évidemment.

Non seulement Dom Juan ne consume pas ses mariages, il forme aussi le dessein d'annuler le contrat de mariage des autres. Voyant deux fiancés, fort épris l'un de l'autre, il veut "troubler leur intelligence, et rompre cet attachement" en enlevant la belle lors d'une promenade en mer (I,2). L'échec de ce projet à cause d'un naufrage ne peut freiner cette intention malveillante : aux prises avec une paysanne fiancée, il lui dit : "le ciel [...] m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage [...]" (II,2).

Dès son apparition, sa première tirade est une longue théorie de l'infidélité, justifiée par deux raisons : le plaisir de nouveauté, une insatiabilité amoureuse comparable à celle, militaire, d'Alexandre et la justice qu'il faut rendre à toutes les femmes du monde. Cette théorie, cherchant à nuire au

code du mariage, rejette du coup la liason solide entre un homme et une femme qui visent à former une famille.

## 1.2 Code moral

Opposé aux règles de la vie sociale, Dom Juan est aussi transgressif vis-à-vis de la morale, surtout la morale aristocratique des seigneurs imposée par sa naissance. Nous avons vu qu'avec Pierrot, Charlotte, Mathurine, Monsieur Dimanche, le rang qui le singularise et le privilège devient pour lui un instrument de corruption, d'exploiter les prérogatives et de répudier l'éthique. Selon Dom Louis, attaché à la vertu et à la générosité, dans le sens étymologique du terme, Dom Juan est un fils indigne. "Vous descendez en vain des aïeux dont vous êtes né", dit le noble vieillard à son fils. Aux termes "illustre", "éclat", "gloire", caractéristiques de la conduite de la noblesse de la famille, la conduite de Dom Juan ne répond que par "deshonneur", "honte", "actions indignes" (IV,4).

Alors que les personnages nobles comme Dom Louis, Done Elvire et ses frères se veulent porteurs de valeurs de leur caste : bravoure, sens de l'honneur, respect des femmes, Dom Juan met tout ce code en danger en abusant, nous l'avons montré, des privilèges de sa classe sans le moindre scrupule. Tout au long de la pièce, il écrase Sganarelle, son valet : "c'est trop d'honneur que je vous fais ; et bien heureux est le valet qui peut avoir la gloire de mourir pour son maître !" (II,5). Et Sganarelle n'est pas le seul. Le bourgeois, le créancier de Dom Juan, le paysan dont le seigneur séduit la fiancée et qu'il frappe en réponse au geste de protestation, le Pauvre avec qui Dom Juan joue de sa fortune, sont objets de la même raillerie.

Dans la perspective déontologique, “la morale de l’obligation”, pour emprunter le terme à Paul Ricoeur (1990 : 241), est rejetée par Dom Juan. Le seigneur ne refuse pas seulement les devoirs exigés par sa classe, il rejette aussi des obligations que lui-même s’impose par les promesses. Et si, à en croire Paul Ricoeur, “la fausse promesse est une figure du mal de violence dans l’usage de langage” (Ibid), Dom Juan n’arrête pas de faire ce mal ; car, il prodigue des promesses et les viole sans cesse. À part la promesse de mariage qu’il fait à Charlotte, et sans doute à Mathurine aussi, il promet également à celle-là “une meilleure fortune”, “l’état où [elle mérite] d’être” (II,2) et il est évident qu’il lui promet la lune. À l’acte III,4, tout en cachant son identité, il s’offre à Dom Carlos comme intermédiaire et s’engage à lui emmener Dom Juan à l’endroit que le frère d’Elvire choisira (III,3). Un peu plus tard, Dom Carlos demande à celui-ci de “penser à loisir aux résolutions” de réparer l’offense qu’il leur a faite et de tenir l’engagement qu’il a pris précédemment. Et Dom Juan lui répond : “Je n’ai rien exigé de vous, et vous tiendrai ce que j’ai promis” (III,4). Promesse dont Dom Juan se déliera derrière la volonté du Ciel. À la nouvelle rencontre de Dom Carlos, Dom Juan s’explique :

je voudrais bien de tout mon coeur vous donner la satisfaction que vous souhaitez ; mais le ciel s’y oppose directement ; il a inspiré à mon âme le dessein de changer de vie, et je n’ai point d’autres pensées maintenant que de quitter entièrement tous les attachements du monde, de me dépouiller au plus tôt de toutes sortes de vanités, et de corriger désormais, par une austère conduite, tous les dérèglements criminels où m’a porté le feu d’une aveugle jeunesse. (V,3)

Ici, Dom Juan fait preuve de l'hypocrisie : cette promesse manquée montre comment Dom Juan met en pratique le projet qu'il avait annoncé au début de l'acte V : "Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer aujourd'hui, et la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages" (V,2).

Devant Dom Louis, il a utilisé le même argument : "en faisant l'hypocrite" : il est "revenu de toutes [ses] erreurs", le Ciel "a touché [son âme] et dessillé [ses] yeux" (V,1). Or, aussitôt après le départ de Dom Louis, Dom Juan démentit ce brusque revirement : "je ne suis point changé" (V,2). À Sganarelle, il explique qu'il veut jouer l'honnête homme en réformant sa conduite. Cette "vie exemplaire" n'est pour lui qu'un "stratagème", une "grimace" pour ménager son père dont il a besoin et se protéger des hommes qui lui cherchent des ennuis. L'essentiel est que Dom Juan sait parfaitement bien que l'hypocrisie, dont il fait un long éloge, est un vice. Cependant, cette lucidité ne l'empêche pas de porter ce "masque" ; car c'est un "vice à la mode" qui lui permet d' "abuser le monde". Il y voit un jeu avantageux pour jouir "d'une impunité souveraine" (V,2).

Se convertissant à l'hypocrisie, Dom Juan est au comble de l'immoralité. Emporté par l'horreur, Sganarelle s'exclame : "Ô ciel ! qu'entends-je ici? Il ne vous manquait plus que d'être hypocrite, pour vous achever de tout point ; et voilà le comble des abominations" (V,2).

### 1.3 Code religieux : le Ciel

Dom Juan : Oui, vous me voyez revenu de toutes mes erreurs ; je ne suis plus le même d'hier au soir, et le ciel, tout d'un coup, a fait en moi un changement qui va surprendre tout le monde. Il a touché mon âme et dessillé mes yeux ; et je regarde avec horreur le long aveuglement où j'ai été, et les désordres criminels de la vie que j'ai menée. J'en repasse dans mon esprit toutes les abominations, et m'étonne comme le ciel les a pu souffrir si longtemps, et n'a pas vingt fois, sur ma tête, laissé tomber les coups de sa justice redoutable. Je vois les grâces que sa bonté m'a faites en ne me punissant point de mes crimes ; et je prétends en profiter comme je dois, faire éclater aux yeux du monde un soudain changement de vie, réparer par là le scandale de mes actions passées, et

m'efforcer d'en obtenir du ciel une pleine  
rémission. (V,1)

Le jeu d'hypocrisie que Dom Juan joue devant son père révèle ses véritables sentiments envers la religion. L'évocation du Ciel, le langage de la dévotion montrent que l'hypocrisie de Dom Juan est l'hypocrisie religieuse.

Ce qui est évident chez Dom Juan est son aspect irrégulier. Il affirme ne croire ni au Ciel, ni à l'enfer, ni à une vie au-delà de la mort : "Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle ; et que quatre et quatre sont huit", dit-il (III,1).

Sganarelle dépeint son maître comme "un diable, un Turc, un hérétique" (I,1). En effet, durant toute la pièce, Dom Juan se moque du Ciel, c'est-à-dire le pouvoir céleste. Nous apprenons, dès la première scène qu'il a délaissé Elvire, sa femme. Or, le mariage n'est pas seulement une institution sociale comme nous l'avons noté, mais, promis et juré, il a aussi le caractère sacré et est ainsi indissoluble. Infidèle à sa femme en faisant les promesses de mariage à d'autres, Dom Juan piétine la sainte institution. D'autant plus que Dom Juan a arraché Elvire à un couvent. Elle est donc une femme de Dieu que Dom Juan lui rend après l'usage.

On n'arrête pas de l'avertir de punitions célestes. Sganarelle le conseille d'y prendre garde : "c'est une méchante raillerie que de se railler du ciel, et que les libertins ne font jamais une bonne fin" (I,2). Elvire prédit le châtement du Ciel : "Le Ciel te punira" (I,3). Après le naufrage, Sganarelle rappelle son maître à la soumission : "À peine sommes-nous échappés d'un péril de mort, qu'au lieu de rendre grâce au ciel de la pitié qu'il a daigné



prendre de nous, vous travaillez, tout de nouveau à attirer sa colère” (II,2). De même, son père Dom Louis prévient sur lui “le courroux du Ciel” (IV,4). En vain ! Dom Juan est indifférent aux avertissements de ses prochains : “c’est une affaire entre le ciel et moi, et nous la démêlerons bien ensemble sans que tu t’en mettes en peine”, dit-il à Sganarelle (I,2). Malgré la bonne volonté de son entourage, Dom Juan continue à multiplier ses impiétés.

Ces avertissements ne sont pas infondés : durant son itinéraire, Dom Juan fait face à plusieurs reprises aux manifestations divines qui lui barrent la route. Or, dans ces situations, Dom Juan ne se contente pas de transgresser l’autorité suprême ; par le défi, il donne à voir à l’autre cette transgression. Exempt de scrupules et de remords, le héros tient tête d’un bout à l’autre à la menace céleste.

À la rencontre du Pauvre dans la forêt, Dom Juan se moque cruellement de celui-ci et de l’inutilité de ses prières qui le laissent dans les misères. Il force l’ermite à jurer, c’est-à-dire à commettre le sacrilège. Or, le Pauvre est un être sacré, nous assistons donc à une attaque directe contre Dieu, comme Dom Juan le confirme par sa phrase : “je te le donne pour l’amour de l’humanité” qu’il proclame en jetant une pièce (III,2). Cette formule, qui s’oppose à l’expression normale “pour l’amour de Dieu”, et qui laisse entendre que Dom Juan fait ce dont Dieu n’est pas capable, est un défi manifeste au Ciel.

La scène du tombeau (III,5) témoigne du même mépris de Dom Juan pour les signes sacrés qui agissent sur son destin. Devant la mort représentée par la statue du Commandeur “bien tué” (I,2), il ne se dispense pas de l’attitude sacrilège. Par ses remarques insolentes sur la statue :

Qu'on ne peut voir aller plus loin l'ambition d'un homme mort ; et ce que je trouve admirable, c'est qu'un homme qui s'est passé durant sa vie d'une assez simple demeure en veuille avoir une si magnifique pour quand il n'en a plus que faire. (III,5)

Dom Juan l'attaque comme il avait attaqué le Pauvre. En lui proposant de souper, il l'humilie par une invitation que seuls les vivants peuvent accepter. Quand la statue baisse la tête, le mystère surnaturel ne l'ébranle apparemment pas. Après une surprise passagère, il dit tout simplement : "Allons, sortons d'ici" (III,5). Or, la statue ne se contente pas de faire signe de tête, à la scène 8 de l'acte IV, elle marche et elle parle. Dom Juan ne peut plus expliquer ce surnaturel ni par "un faux jour", ni par "quelque vapeur" (IV,1). Cependant, il s'obstine dans son comportement provocant. Réclamant une chaise et un couvert pour le commandeur, il ordonne à Sganarelle de lui offrir un divertissement. La statue s'en va en invitant Dom Juan à souper le lendemain. Dom Juan relève le défi en acceptant. Il dit à Sganarelle de prendre un flambeau pour raccompagner son hôte. "On n'a pas besoin de lumière quand on est conduit par le ciel.", répond la statue (IV,8). En dépit de l'évidence de l'intervention céleste, Dom Juan demeure cynique et railleur. Il refuse de prendre la statue pour ce qu'elle est : un envoyé du Ciel. Il ne cède ni à la signification de sa présence, ni au sens de son discours.

À tous les avertissements, à toutes les exhortations, humains comme surhumains, Dom Juan oppose une attitude négative, audacieuse. Après avoir refusé la "grâce" du Ciel dont Elvire est l'ambassadrice (IV,6), Dom Juan répond avec la même désinvolture au surgissement d'un spectre qui se

transformera en figure du Temps. Il prend la situation de haut, nie la dernière chance de “profiter de la miséricorde du Ciel” (IV,5). Sa question : “Qui ose tenir ces paroles?”, marque sa supériorité, son orgueil dans l’affrontement, le défi, le refus de se soumettre à l’autorité, de quel ordre qu’elle soit ! Au lieu de se rendre à l’évidence des avertissements du Ciel, Dom Juan essaie d’engager un combat physique avec le surnaturel. Sourd à tout appel à la repentance, il brave l’au-delà, quitte à se perdre.

Dom Juan ne se repent donc jamais. Il se montre supérieur à toutes les contraintes, sociales, morales ou religieuse. On peut y noter la gradation dans ses transgressions : d’une dissidence sociale, sa provocation prend de plus en plus l’allure d’un défi du Ciel. Dans cette optique, Dom Juan n’est pas un athée : on ne défie pas ce qui n’existe pas. Tout se passe comme si Dom Juan, par ses provocations, s’efforçait toujours davantage à amener le Ciel à se manifester réellement : “Si le ciel me donne un avis, il faut qu’il parle un peu plus clairement, s’il veut que je l’entende”, dit-il à Sganarelle (V,4). Cependant, lorsque la négation des réactions du Ciel n’est plus possible, Dom Juan ne se soumet toujours pas : “Non non, il ne sera pas dit, quoi qu’il arrive, que je sois capable de me repentir”, lance-t-il avec insolence (V,5). Il ne manque plus que le feu infernal pour mettre fin à ses provocations sataniques.

## **II. L’inconscient**

Nous avons déjà observé toutes les formes de violence exercées par notre héros et nous venons d’apprendre que celui-ci aime provoquer en particulier l’ordre céleste.

Ici, nous essayerons de trouver une raison psychologique profonde de ces tendances en croyant qu'il existe un certain désir au niveau de l'inconscient qui s'implique dans l'exercice de la violence de Dom Juan.

## **2.1 Le sado-masochisme**

Tout d'abord, nous tenons à montrer que Dom Juan est un sadique et est un masochiste en même temps. En psychanalyse, le sadisme désigne :

Perversion sexuelle dans laquelle la satisfaction est liée à la souffrance ou à l'humiliation infligée à autrui. (Laplanche et Pontalis 2007 : 428)

Cette tendance se trouve dans le personnage de Dom Juan. Pour nous convaincre, nous nous appuyons sur les travaux de Piriyaadit Mani, lequel a proposé que le sadisme de Dom Juan consiste en trois comportements, à savoir que le personnage aime les objets avec l'obstacle ; qu'il promet sans tenir la promesse ; et qu'il détruit les objets de désir une fois qu'ils sont convoités.

Piriyaadit constate tout d'abord que Dom Juan aime séduire les femmes qui présentent une résistance :

Le choix des femmes-victimes est le premier indice du sadisme chez Dom Juan. Car, il est notable que ce héros aime posséder les objets avec obstacle. Précisons que, pour avoir du plaisir,

Dom Juan a besoin d'une résistance de la part de l'objet séduit, comme si le succès trop facile était loin de l'amuser. (2008 : 124)

Dom Juan aime vaincre les résistances de ses innocentes proies. Il dit à son valet que son plaisir d'aimer consiste

à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle [la femme] nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. (1,2)

Pour cet homme qui aime forcer, une fille qui se donne facilement est donc loin de lui plaire ; il a envie d'une victime qui résiste à ses forces. À cet égard, ne peut-on pas rapprocher Dom Juan à quelqu'un qui viole? Puisque

Le viol n'est rien d'autre que la volonté de posséder sexuellement par force quelqu'un qui ne se donne pas volontairement et qui, par conséquent, résiste. À cet égard, chez Dom Juan, aimer posséder l'objet sexuel avec l'obstacle ou l'objet qui présente une résistance relève donc d'une tendance agressive, sadique qui s'observe dans la violence d'un viol. (Piriyadit Manit, 2008 : 124)

Voyons les femmes-victimes que notre homme a déjà séduites. Elles présentent toutes une particularité qui laisse croire que ce n'était pas des

filles qui se rendent facilement à la séduction. Donc Elvire était une religieuse qui, dans un couvent, vivait en s'abstenant sérieusement de tout plaisir terrestre. La paysanne Charlotte s'était déjà engagée à Pierrot. Et il y a aussi une jeune fille que Dom Juan pense à enlever à son fiancé :

Jamais je n'ai vu deux personnes être si contents l'un de l'autre, et faire éclater plus d'amour. La tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion ; j'en fus frappé au coeur, et mon amour commença par la jalousie. Oui, je ne pus souffrir d'abord de les voir si bien ensemble ; le dépit alluma mes désirs, et je me figurai un plaisir extrême, à pouvoir troubler leur intelligence, et rompre cet attachement [...]. (1,2)

Piriyadit montre ensuite que la cruauté de Dom Juan réside également dans le fait qu'il ne tient jamais les promesses qu'il a faites avec ses proies.

La promesse de mariage constitue en effet une des stratégies de Dom Juan qui cherche à vaincre les résistances des innocentes. À titre d'exemple, prenons les cas des paysannes Charlotte et Mathurine à qui Dom Juan a promis de les épouser. Mais on sait qu'il ne s'agit là que d'une promesse de la lune. Piriyadit écrit à ce propos :

Justement, toute la cruauté de Dom Juan réside dans le fait qu'il promet pour décevoir plus tard. Pour satisfaire son appétit de tyrannie, Dom Juan trouve, semble-t-il, du plaisir de mentir à ses

victimes, les unes après les autres ; il leur impose, en mentant, une déception qui est une forme de la souffrance morale. (2008 : 126)

Piriyadit montre enfin que le sadique tel Dom Juan aime détruire les filles une fois qu'elles ont été possédées. Ici, Piriyadit cite Guicharnaud (1984: 213) selon qui Dom Juan est quelqu'un qui vise à la "néantisation" de ses victimes. Car, pour détruire une femme séduite, cet homme la traitera comme si elle n'existait plus. Done Elvire et les deux paysannes nous offrent de bons exemples. Lorsque Elvire est près de son mari qui ne s'intéresse plus à elle, celui-ci se tait. Par le silence et par le visage détourné, l'homme cruel crée un vide dans lequel Elvire va basculer. Et de même qu'il pousse Elvire dans le néant total (I,3), Dom Juan laisse les deux paysannes s'étriper (II,4), sans y prêter aucune attention comme si les deux naïves ne comptaient plus.

À propos de cette agressivité de Dom Juan, Yves Stallioni (1981 : 169) dit :

Dans la logique du séducteur [...] la femme possédée est une femme perdue. Les victimes [...] une fois séduites ne comptent plus, n'existent plus. Dom Juan les annule par son oubli ou son mépris. Il les abandonne pour d'autres futures conquêtes à défier et à séduire.

Voilà les traits sadiques de Dom Juan tels que les travaux de Piriyadit nous les ont montrés : un homme qui aime vaincre les résistances

des filles, qui promet sans tenir la promesse et qui détruit les victimes qui ne lui plaisent plus.

Nous avons formulé l'hypothèse que Dom Juan est à la fois un sadique et un masochiste.

En effet, il est curieux de trouver que Dom Juan, tout en ayant le plaisir d'infliger de la douleur à autrui, a aussi une tendance inverse qui consiste à avoir un certain plaisir de subir. Autrement dit, sadique, Dom Juan est aussi marqué par le masochisme, c'est-à-dire par "une perversion sexuelle qui fait dépendre la satisfaction d'une souffrance éprouvée par le sujet" (Jean Pierre-Chartier 2001 : 175).

Le masochisme a en outre de différents aspects :

Freud élargira ce concept en distinguant le masochisme moral (le sujet, en raison d'un sentiment de culpabilité, recherche la position de victime et se punir), le masochisme érogène (perversion sexuelle qui lie le plaisir sexuel à la douleur) et le masochisme féminin (fantasmes masochistes qui placent le sujet dans une situation caractéristique de la féminité, c'est-à-dire, pour Freud, la passivité). (Ibid.)

Sigmund Freud croit qu' "[un] sadique est toujours en même temps un masochiste" (1962 : 46). Car, une personne violente n'est pas nécessairement une personne forte, vigoureuse. Au contraire, celui qui aime exercer la violence peut en fait être un faible qui dissimule sa faiblesse par une expression excessive de l'agressivité :



La violence est moins la manifestation d'un surcroît de force que l'aveu d'une faiblesse : ce sont des Mois faibles et fragiles, mal construits et manquant d'assises qui opèrent des passages à l'acte violent. (Le Goaziou 2004 : 36)

Dans cette perspective, celui qui, par la tendance sadique de l'agressivité, aime humilier autrui, est donc en même temps un masochiste qui cherche à s'humilier. Car chaque fois que ce genre de personnes croit exercer de la violence contre d'autres personnes, inconsciemment ou non, il accentue, souligne et met en relief son sentiment d'infériorité, à savoir sa faiblesse profonde, qu'il refoule par le masque des comportements violents.

Le cas de Dom Juan, qui a le plaisir d'infliger de la douleur aux jeunes filles, peut être expliqué de la même façon. Un critique estime en effet que chez Dom Juan, le besoin de multiplier les conquêtes amoureuses est, en réalité, étroitement lié à son sentiment de l'instabilité et à son sentiment d'échec :

Le besoin de multiplier ses conquêtes, peut-être par vanité mais aussi par instabilité, fait qu'un don Juan n'est jamais pleinement satisfait de sa victoire ; il éprouve en permanence un sentiment d'échec et de découragement, parfois subconscient, car il est lui-même inapte à aimer profondément, intensément...(Geray 1974 : 70)

Certains psychanalystes vont même jusqu'à croire qu'un séducteur tel Dom Juan, loin de représenter un homme viril dont la puissance masculine domine les filles les unes après les autres, est en fait un homme dont la virilité semble problématique, et qui, en d'autres termes, tend à une homosexualité latente<sup>2</sup>. En expliquant le terme "Dom Juan", *l'Encyclopédie de Symbole* montre que :

La psychanalyse d'obédience freudienne a voulu considérer la poursuite effrénée des femmes à laquelle il se livre comme une pulsion homosexuelle (Michel Cazenave 1996 : 199)

Faisons le point. Dom Juan ne peut se contenter d'une seule femme. Apparemment, on pourrait dire qu'il s'agit d'un grand séducteur. Mais en fait, il s'agit d'un homme qui n'est pas sûr de sa propre virilité, si bien qu'il doit prouver constamment cette virilité avec de différentes filles.

De même, Dom Juan aime exercer la violence. Apparemment, on pourrait dire qu'il s'agit d'un pure et simple sadique. Mais, en réalité, l'obsession de la violence résulte de la domination constante de sa propre infériorité, qu'il est instable et faible.

---

<sup>2</sup> Quand Dom Juan dit : " Comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses." (I,2), cette identification à Alexandre, chez qui on peut supposer une certaine tendance homosexuelle, peut-elle être un indice qui révèle une virilité problématique chez Dom Juan?

Il est d'ailleurs curieux de noter que Dom Juan se sert souvent de son épée : il s'en sert d'abord pour sauver Dom Carlos (III,3) puis pour se sauver des frères de Done Elvire (III,4), et enfin pour frapper le spectre (V,5). Chacun sait bien que l'épée est le symbole du membre viril. Dom Juan ne peut garder son " épée " dans sa garde ( pensons parallèlement à sa vie sexuelle où il ne cesse de séduire toutes les filles qui lui plaisent. ) comme s'il n'était pas sûr si son arme virile était vraiment fonctionnelle, en sorte qu'il est toujours obligé de la tirer toutes les fois que l'occasion lui est présentée.

Donc, plus Dom Juan manifeste sa virilité, plus il accentue son doute envers cette virilité. De même, plus il se montre un homme violent en humiliant les autres, plus il s'humilie en disant inconsciemment à lui-même qu'il est faible.

## 2.2 Le complexe d'Oedipe

Outre une tendance sado-masochiste, le complexe d'Oedipe est un autre ressort de la violence chez Dom Juan.

Personne n'ignore le sens du complexe d'Oedipe. Il s'agit d'un désir qui pousse le sujet-fils à prendre sa mère pour objet sexuel, et en même temps à considérer comme rival son père qu'il cherche à éliminer.

Chez Dom Juan, ce complexe se tourne autour de son conflit avec le Père, autrement dit de son désir parricide. L'inceste est un problème secondaire qui se développe à partir du parricide.

Piriyadit (2008 : 190) propose que dans cette pièce, trois personnages peuvent être considérés comme le père de Dom Juan : à Dom Louis, le père proprement dit, il faudrait ajouter Dieu et Pierrot qui, selon Piriyadit, occupent le rôle du père symbolique. Ces trois actants assument la même fonction paternelle : ils engendrent Dom Juan ; c'est eux qui donnent au héros la naissance ou la renaissance.

Le texte nous fait penser en effet que le Ciel peut être considéré comme le Père de notre héros. Dom Louis s'est reproché d'avoir importuné le Ciel en lui demandant un fils :

Hélas ! que nous savons peu ce que nous faisons, quand nous ne laissons pas au ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui, et que nous venons à l'importuner par nos souhaits aveugles et nos demandes inconsidérées ! J'ai souhaité un fils avec des ardeurs non pareilles; je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables ; et ce fils, que j'obtiens en fatiguant le ciel de mes vœux, est le chagrin et le supplice de cette vie même, dont je croyais qu'il devait être la joie et la consolation. (IV, 4)

Ainsi, si Dom Louis a obtenu un fils, c'est le Ciel qui le lui a donné.

Pierrot joue exactement le même rôle que Dieu d'engendrer Dom Juan. Au début de l'acte deuxième, on apprend que Dom Juan se noie à cause d'un naufrage et c'est Pierrot qui l'en a sauvé. La noyade est comparable à l'état où la naissance/la vie de Dom Juan est bloquée, où il ne peut sortir du ventre maternel, symbolisé ici par la mer où il se noie. Si le Ciel auquel Dom Louis prie permet à Dom Juan de pouvoir sortir du ventre maternel, de trouver la naissance, c'est Pierrot qui le tire de l'eau, lui permettant ainsi d'éviter la mort dans la mer (ou la "mère" - ventre maternel) et de retrouver la vie.

D'ailleurs, quand Pierrot, après avoir été malmené par Dom Juan, dit :

Morquienne ! si j'avais su ça tantôt, je me serais bien gardé de le tirer de gliau, et je gli aurais baillé un bon coup d'aviron sur la tête.  
(II, 3)

il s'exprime exactement de la même façon que Dom Louis, le père désespéré qui regrette :

Hélas ! que nous savons peu ce que nous faisons, quand nous ne laissons pas au ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui, et que nous venons à l'importuner par nos souhaits aveugles et nos demandes inconsidérées ! (IV, 4)

Bref, c'est l'expression des deux pères qui regrettent d'avoir donné la vie à un fils tel que Dom Juan.

Outre Dom Louis, Dieu et Pierrot représentent donc le Père de Dom Juan. Face au Père qui le procrée, notre protagoniste n'est qu'un fils ingrat. Son ingratitude à l'égard du Père se traduit dans deux désirs oedipiens, à savoir le désir parricide et le désir incestueux qui consiste à prendre la femme du Père.

Dom Juan manifeste constamment le désir de détruire le Père. À la scène 4 de l'acte quatrième, survient Dom Louis qui vient lui reprocher son inconduite. Mais le reproche du père n'atteint pas le fils. Dès le début, Dom Juan laisse éclater l'orage : il se tait, s'absente. Son silence et sa dérisoire

déférence soulignent le mépris qu'il a de son père. Dom Louis parle, il parle longuement, et nous savons qu'il a raison mais lorsque Dom Juan dit une seule phrase, tout s'écroule : "Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler" (IV, 4).

Traitant avec mépris son interlocuteur comme s'il n'existait pas, Dom Juan va jusqu'à vouloir son véritable anéantissement. Car, la leçon de son père l'exaspère à tel point qu'il lui souhaite la mort :

Eh ! mourrez le plus tôt que vous pourrez, c'est le mieux que vous puissiez faire. Il faut que chacun ait son tour, et j'enrage de voir des pères qui vivent autant que leurs fils. (IV, 5)

Notons en outre avec Guicharnaud que :

Dom Juan répond à cette menace [de son père] par le souhait de voir mourir son père : cri spontané, par lequel la nature de Dom Juan menacée de mort répond par un vœu identique de destruction. Certes Dom Juan ne va pas jusqu'à frapper son père [...] mais le cri vaut un meurtre. (1984 : 284)

Dom Juan traite Dieu également avec hostilité et défi. Son agressivité intense, violente, méprisante à l'égard du Père d'en haut est lié avec son complexe d'Oedipe qu'il nous laisse voir quand il est avec le père d'en bas.

Le fils ingrat se mesure avec son Père Créateur, il le prend pour rival : “c’est une affaire entre le ciel et moi” dit-il d’un ton très provocant (I, 2). Le mot “Ciel” qui vient constamment de ceux qui l’entourent ne lui suscite que la moquerie. Méprisant le Créateur de sa vie, ce fils va même jusqu’au blasphème : il propose d’offrir au Pauvre un louis d’or pourvu que celui-ci veuille jurer (III, 2).

L’irrespect de ce protagoniste vis-à-vis de Dieu se montre en plus dans sa désinvolture envers la statue du Commandeur qu’il a tué jadis. À la scène 5 de l’acte troisième où il se trouve près du tombeau de ce Commandeur, Dom Juan invite la statue du mort à souper avec lui. La Statue incline la tête en signe d’assentiment. Ce geste surnaturel incite à croire que la statue présente un signe divin : “Il n’est rien de plus véritable que ce signe de tête ; et je ne doute point que le ciel, scandalisé de votre vie, n’ait produit ce miracle pour vous convaincre [...]”, dit Sganarelle à son maître (IV,1). Mais, l’insolent refuse de croire au prodige. Il joue avec la Statue comme il avait joué avec le Pauvre. Et, en invitant ce signe divin à venir souper avec lui, Dom Juan ne fait que braver Dieu, le mettant ainsi au défi.

D’ailleurs, l’infidélité de Dom Juan à l’égard des femmes et ses transgressions de la loi du mariage peuvent dans cette optique être considérées pour un défi contre le Père. Car, le Père se présente en tant que code moral, que loi sacrée du mariage (“les saints nœuds du mariage” (I, 1), selon l’expression de Gusman), mais le fils la considère comme entrave, comme un obstacle à sa liberté. C’est pourquoi il transgresse frénétiquement cette “loi du Père”, pour utiliser le terme lacanien.

À la scène 5 de l’acte cinquième, apparaît un spectre de femme qui avertit notre héros de sa perte prochaine, puis prend la figure du Temps. Le

spectre dit nettement qu'il s'agit d'un signe du Ciel : "Dom Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miséricorde du ciel ; et, s'il ne se repent ici, sa perte est résolue" (V, 5). Mais au lieu de se soumettre au signe du Créateur, ce fils tire son épée et cherche à frapper avec l'arme la figure du Père divin. C'est à travers ce geste agressif que le désir parricide chez Dom Juan se manifeste clairement.

Aussi n'est-il pas un hasard si Sganarelle voit dans son maître qui défie le Ciel "un diable" (I, 1). À en croire Alain Quesnel, Dom Juan représente "l'image du Serpent de la *Genèse*" (2003 : 21). Vu son attitude hostile envers le Père-Dieu, on pourrait assimiler notre héros à Satan, cette créature de Dieu qui cherche à détruire son Créateur.

Dom Juan ne manifeste qu'une attitude hostile envers celui qui lui donne la naissance. C'est aussi ce qu'affronte Pierrot qui l'aide à retrouver la vie. À la scène 3 de l'acte deuxième, Pierrot empêche Dom Juan de séduire sa fiancée. Mais il est malmené par le seigneur.

Pierrot proteste : "monsieur ; tenez-vous", "qu'ou ne caressais point nos accordées" (II, 3). Dom Juan ne l'écoute pas. Il ne répond même pas à celui qui l'a sauvé d'une noyade. On ne l'entend prononcer que des formules d'interjections. "*repoussant rudement Pierrot*", il le voit non en tant qu'une personne mais comme une masse physique, un corps gênant et bruyant. Avec une méchanceté extrême, Dom Juan finit par donner à son "sauveur" une série de soufflets. Silence et gifles sont les armes de Dom Juan : devant un égal, il aurait tiré l'épée.

L'ingratitude de Dom Juan à l'égard du Père, qui se manifeste par un désir parricide, atteint le paroxysme lorsque s'y ajoute le désir incestueux du fils qui pense non seulement à éliminer le père, mais aussi et surtout à



prendre sa femme. La femme du Père n'est pas nécessairement la mère, objet incestueux proprement dit. Mais, à un certain égard, désirer une femme qui appartient au Père peut relever d'un inceste.

Dom Juan enlève Done Elvire du couvent. Religieuse, cette femme peut être considérée comme femme de Dieu. Dom Juan se rend compte même que le fait d'enlever une religieuse appartenant au Ciel peut représenter une "adultère". Il dit à Done Elvire :

J'ai fait réflexion, que pour vous épouser, je vous ai dérobée à la clôture d'un couvent, que vous avez rompu des vœux qui vous engageaient autre part, et que le ciel est fort jaloux de ces sortes de choses. Le repentir m'a pris, et j'ai craint le courroux céleste. J'ai cru que *notre mariage n'était qu'un adultère déguisé*, qu'il nous attirerait quelque disgrâce d'en-haut, et qu'enfin je devais tâcher de vous oublier, et vous donner moyen de retourner à vos premières chaînes. (I, 3 nous soulignons)

Ce langage qui est pleinement chargé de termes de l'affaire privée reflète bien le fantasme incestueux de Dom Juan. Pour lui, Done Elvire est déjà engagée ("des vœux qui vous engageaient autre part"), et c'est Dieu le Père qui représente le possesseur légitime ("le Ciel est fort jaloux de ces sortes de choses"). Dans ce fantasme incestueux, le Ciel et Done Elvire forment un couple parental : le Ciel est le Père représentant les "premières chaînes" pour la religieuse. Épouser, désirer Done Elvire n'est donc qu'une "adultère" que le fils ingrat a commise à l'encontre du Père, possesseur légitime, qui a par là "quelque disgrâce d'en haut".

Et lorsque Dom Juan cherche à séduire Charlotte, la fiancée de Pierrot, cette séduction devrait également être considérée comme la manifestation d'une tendance incestueuse chez notre protagoniste. De même qu'il a enlevé la femme du Créateur de sa vie, ce fils n'hésite pas à prendre la femme qui appartient à l'homme qui lui donne la renaissance.

### **2.3 Eros et Thanatos**

En dernier lieu, nous tenons à montrer que l'agressivité de Dom Juan peut être expliquée par la notion des pulsions de vie et celle des pulsions de mort.

Les pulsions de vie, ou Eros, s'expliquent en termes suivants :

Grande catégorie de pulsions que Freud oppose, dans sa dernière théorie, aux pulsions de mort. Elles tendent à constituer des unités toujours plus grandes et à les maintenir. Les pulsions de vie, qui sont désignées aussi par le terme d'Eros, recouvrent non seulement les pulsions sexuelles proprement dites mais encore les pulsions d'auto-conservation. (Laplanche et Pontalis 1967 : 378)

Chez Dom Juan, le désir sexuel, la violence ou le plaisir sadique sont étroitement liés aux pulsions d'autoconservation. Pour nous en convaincre, nous nous permettons de citer intégralement cette fameuse tirade de Dom Juan :

Quoi ! tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos coeurs. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tribus où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon coeur à tout ce que je vois d'aimable ; et, dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le coeur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre, par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes ; à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur, et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire, ni rien à

souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour; si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre coeur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin, il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne; et j'ai, sur ce sujet, l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs ; je me sens un coeur à aimer toute la terre ; et, comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses. (1,2)

L'image de la vie et celle de la mort, qui se présentent dans cette tirade, sont dignes d'intérêt. Il est à remarquer que la recherche infinie du plaisir sexuel est associée à la volonté du séducteur de s'enfuir de la mort : à ses yeux, la fidélité de la vie amoureuse équivaut à la mort. Être fidèle, c'est pour Dom Juan "s'ensevelir" et c'est aussi "être mort dès sa jeunesse". Pascal Debailly affirme d'ailleurs que chez Dom Juan

La fidélité est *un emprisonnement* volontaire, qui en forçant à faire un choix élimine les autres possibilités que le libertin entend maintenir le plus largement ouvertes. Elle est *la mort* de la passion amoureuse ... (Pascal Debailly 1988 : 13 nous soulignons)

Pour Dom Juan, le moyen de s'échapper de la mort ne reste que convoiter constamment un nouvel objet d'amour qui lui donne, semble-t-il, la renaissance : "Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables [...]" (I,2). Bref, chaque coup de coeur du séducteur offre à Dom Juan l'occasion de renaître. Sous cet angle, on pourrait dire que, quand Dom Juan rêve d'être "Alexandre" dans le domaine d'amour, son projet de multiplier les conquêtes amoureuses ne relève rien d'autre que de son désir de multiplier ses existences. En d'autres termes, c'est par la conquête que Dom Juan existe : elle ne lui donne pas seulement l'occasion de renaître, elle est aussi le moyen d'assurer son existence. Guicharnaud affirme que : "La "conquête" est l'acte par excellence qui permet à Dom Juan d'exister" (Guicharnaud 1984 : 199).

Or, même si Dom Juan essaie de s'évader continuellement de la mort, il existe aussi plusieurs indices qui impliquent paradoxalement sa quête de la mort.

En ce qui concerne les pulsions de mort, ou Thanatos, ces pulsions s'expliquent en termes suivants :

Dans le cadre de la dernière théorie freudienne des pulsions, [la notion de "pulsions de mort"] désigne une catégorie fondamentale de pulsions qui s'opposent aux pulsions de vie et qui tendent à la réduction complète des tensions, c'est-à-dire à ramener l'être vivant à l'état anorganique.

Tournées d'abord vers l'intérieur et tendent à l'autodestruction, les pulsions de mort seraient secondairement dirigées vers l'extérieur,

se manifestent alors sous la forme de la pulsion d'agression ou de destruction. (Laplanche et Pontalis 1967 : 371)

Chez Dom Juan, Eros est inséparable de Thanatos. Les pulsions de vie semblent être en harmonie avec les pulsions de mort. Dom Juan, tout en cherchant à trouver un nouveau plaisir qui est pour lui une renaissance, vise paradoxalement à l'auto-destruction.

Prenons des exemples. À l'entracte entre le premier acte et le deuxième acte, Dom Juan s'est embarqué dans le but d'enlever une jeune fille. Mais ce projet amoureux finit par la noyade qui met notre héros près de la mort. Pour satisfaire son désir érotique, Dom Juan n'a donc pas peur de risquer sa vie.

À la scène 2 du troisième acte, voyant Dom Carlos attaqué par des voleurs, Dom Juan se précipite tout de suite dans la forêt pour le sauver. Sganarelle, qui ne comprend pas le caractère casse-cou de son maître, dit : "Mon maître est un vrai enragé d'aller se présenter à un péril qui ne le cherche pas [...]" (III,3). Ce que dit Sganarelle accentue la tendance de l'auto-destruction chez Dom Juan. Il est d'ailleurs intéressant de noter que, dans cette scène, Dom Juan emploie son épée, le symbole phallique. Sur le plan symbolique, il s'agit d'une sorte de mélange d'Eros et Thanatos, puisque l'épée, arme érotique, est ici utilisée par celui qui s'élance à la mort.

Dans l'acte III, scène 5, le héros invite à dîner chez lui la statue du commandeur qu'il a déjà tué il y a six mois. Ne peut-on pas dire que cet homme est étrange à tel point qu'il invite la mort à venir à lui?

À la scène 6 du quatrième acte, Elvire annonce à Dom Juan sa mort prochaine si celui-ci ne corrige pas sa vie :

[...] et, si vous n'êtes point touché de votre intérêt, soyez-le au moins de mes prières, et m'épargnez le cruel déplaisir de vous voir condamner à des supplices éternels. [...] toute la récompense que je vous en demande, c'est de corriger votre vie, et de prévenir votre perte. [...] (IV,6)

Mais, au lieu d'écouter cet avertissement, Dom Juan choisit de ne pas corriger sa vie comme s'il se dirigeait intentionnellement vers la mort.

Et non seulement Dom Juan est indifférent pour la correction de la vie, il semble aussi et surtout vouloir accélérer sa mort en visant à reposséder Elvire. Il dit à son valet :

Sais-tu bien que j'ai encore senti quelque peu d'émotion pour elle, que j'ai trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre, et que son habit négligé, son air languissant et ses larmes, ont réveillé en moi quelques petits restes d'un feu éteint? (IV,7)

Chose curieuse : il semble que la menace de la mort puisse susciter chez Dom Juan une émotion sexuelle. Chez cet homme, Eros est très proche de Thanatos : les deux pulsions sont intimement liées l'une à l'autre, en sorte que stimuler l'une, c'est aussi stimuler l'autre.

Dans l'acte IV, scène 8, c'est le tour de la mort qui invite Dom Juan : la statue du commandeur l'invite à venir souper avec elle. Il ne faut pas négliger la question provocante de la statue : "[...] en aurez-vous le courage?" (Ibid). On pourrait croire que Dom Juan confronterait un danger s'il rendait visite au commandeur décédé. Mais, sans hésitation, le protagoniste l'accepte: "Oui. J'irai, accompagné du seul Sganarelle" (IV,8). L'emploi du futur simple dans sa réponse affirme que le héros ne changera pas sa décision.

Quand la statue revient pour confirmer son invitation, Dom Juan reste ferme dans sa décision : "Oui. Où faut-il aller?" (V,6). Elle lui demande la main et le héros ose la lui donner.

Dom Juan ne refuse donc pas la mort. Avant la scène finale, il a montré qu'il avait tendance à se lancer dans le danger sans souci d'être tué. Nous nous permettons ici de conclure que chez Dom Juan, la pulsion de mort se marie avec celle de vie. Le mariage de ces forces opposées ne doit pas nous étonner. Freud affirme en effet que :

Dans les fonctions biologiques, les deux pulsions fondamentales sont antagonistes ou bien combinées. C'est ainsi que l'action de manger est une destruction de l'objet avec pour but final l'incorporation. Quant à l'acte sexuel, c'est une agression visant à accomplir l'union la plus intime. (Freud 1949 : 8)

Dom Juan, afin de prolonger sa vie, se plaît à voler, posséder, quitter et trouver un nouvel objet d'amour car le lien amoureux solide et fidèle lui vaut



la mort-vivante. Mais le fait qu'il essaie de s'enfuir de la mort devient, paradoxalement, le moyen par lequel il s'approche de plus en plus de la mort. Même s'il sait que ses aventures amoureuses le dirigent vers la fin hostile de sa vie, il a toujours le plaisir de jouir de ces aventures pour qu'il s'assure une renaissance.

Dom Juan est violent parce qu'il veut lancer le défi. Il brave et détruit l'ensemble de règles, de préceptes, de prescriptions qui s'opposent à son passage vers le désir. Niant d'abord les lois sociales, puis les lois morales, il se traite d'égal à égal avec le Ciel. Aucun pouvoir ne peut le faire s'incliner. Provocateur, il le reste jusqu'au bout, prenant à pleins bras son destin.

La provocation de Dom Juan, nous la comprenons à travers ses dits et ses actes. Or, depuis la découverte de la psychanalyse, on sait qu'il y a des activités psychiques, désignées comme l'inconscient, qui se déroulent en dehors de la sphère consciente dans l'esprit humain. L'interprétation psychanalytique, qui nous permet de pénétrer le désir inconscient de Dom Juan, nous révèle un Dom Juan ayant un comportement sadomasochiste, dont la violence s'explique par le complexe d'Oedipe et l'instinct de la vie en même temps que celui de la mort.

Consciemment ou inconsciemment, Dom Juan fait mal en agressant physiquement et moralement son entourage. Les ripostes, évidemment, n'y manquent pas ; maintes fois l'agresseur est agressé. Cependant, un "monstre" comme lui ne mérite que les brûlures de l'enfer qui pourraient faire quelque chose contre lui.

## CHAPITRE IV

### L'AGRESSEUR AGRESSÉ

Dom Juan, nous l'avons vu, est dominé par la recherche du plaisir. Il est marqué par le dégoût d'un plaisir limité, l'ambition d'aller toujours au-delà des victoires acquises. "Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs", dit-il (I,2). Pour accumuler ses plaisirs, il manipule les femmes en leur promettant mensongèrement le mariage ; il les séduit par le discours pour les faire tomber ; il les déshonore. C'est donc un séducteur sans scrupule, un érotomane insatiable. Or, selon Georges Bataille : "Essentiellement, le domaine de l'érotisme est le domaine de la violence, le domaine de la violation" (1957 : 23). C'est ainsi que Dom Juan s'oppose totalement aux devoirs qu'impose la vie sociale, au respect de l'autre et à la charité chrétienne. En un mot, rien ne compte pour lui.

Certes, lorsque Dom Juan commet des agressions pour satisfaire ses désirs, les tentatives de lui barrer la route n'y manquent pas. Nous assistons, en effet, à plusieurs reprises, aux représailles exercées sur lui par les agressés. Cependant, devant la grandeur méchante de Dom Juan, ces ripostes sont dépourvues d'efficacité. Dom Juan reste maître et dédaigne les entraves quelconques de ce monde.

Le dédain de Dom Juan n'est pas seulement terrestre mais dépasse les bornes habituelles du commun des mortels pour se situer au niveau de la divinité. Comme suite logique, si la mesure humaine ne savait freiner l'expansion de ses violences, seul le châtement céleste serait capable de mettre fin à ses agressions sans limites. Comme l'a remarqué Guicharnaud : "Le point final ne peut être posé que par une main étrangère, celle d'un être

dont l'infini est supérieur à l'expansion indéfinie de Dom Juan." (1984 : 190).  
Le ciel sera pour Dom Juan arme de destruction et non source de grâce.

## **I. Contre-attaques humaines**

### **1.1 Représailles verbales**

"Je me sens un coeur à aimer toute la terre", dit Dom Juan (I,2). Or, sur cette terre des hommes, Dom Juan est en danger : le désir de le détruire est exprimé par plusieurs personnages, les siens comme les adversaires.

Sganarelle, indissolublement lié à Dom Juan, brosse, en l'absence de son maître, un portrait diffamatoire de celui-ci. Il n'épargne rien pour manifester son emportement : médisances, insultes, accusations. Sa confidence de la première scène est révélatrice : "je souhaiterais qu'il fût déjà je ne sais où" (I,1). Or, dominé par un sentiment d'horreur effrayé ("La crainte en moi fait l'office du zèle", dit-il), Sganarelle est impuissant contre son "abominable maître" (Ibid). Il lui arrive, en effet, de se révolter, comme dans la scène 2 de l'acte V lorsque Dom Juan lui dévoile son hypocrisie comme sa turpitude suprême, mais, se laissant emporter par la colère, il semble atteint par la folie : son attitude désabusée ne peut se traduire qu'en discours délirant.

Pour attaquer Dom Juan, Elvire paraît plus courageuse : elle ne reste pas passive devant le mépris, cette forme de violence morale portant à la dignité, de Dom Juan à son égard. Face au mutisme de Dom Juan qui délègue à Sganarelle la charge d'éclaircir son départ, elle blesse Dom Juan dans sa vanité :

Ah ! que vous savez mal vous défendre pour un homme de cour, et qui doit être accoutumé à ces sortes de choses ! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous avez (I,3)

et elle lui souffle tous les prétextes qu'un époux volage pourrait invoquer pour se justifier :

Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie? Que ne me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes sentiments pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est capable de vous détacher de moi que la mort? Que ne me dites-vous que des affaires de la dernière conséquence vous ont obligé de partir sans m'en donner avis ; qu'il faut que, malgré vous, vous demeuriez ici quelque temps, et que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assurée que vous suivrez mes pas le plus tôt qu'il vous sera possible ; qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, et qu'éloigné de moi vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son âme? Voilà comme il faut vous défendre, et non pas être interdit comme vous êtes. (Ibid)

Avec une ironie mordante, Elvire cherche à humilier Dom Juan en lui montrant qu'il n'est pas à la hauteur de la situation. Lorsque Dom Juan, par une affectation de sincérité, évoque ses repentirs d'avoir enlevé sa femme à Dieu et sa peur des courroux du Ciel, Elvire n'est pas dupe et lui coupe la parole. Son désir de détruire est évident quand elle sort sur la menace de vengeance : "Je te le dis encore, le ciel te punira, perfide, de l'outrage que tu

me fais ; et, si le ciel n'a rien que tu puisses appréhender, appréhende du moins la colère d'une femme offensée." (Ibid).

La colère de Dom Louis n'est pas moins virulente. De la même façon qu'Elvire, le noble vieillard répond au comportement, puis au silence de son fils, qui lui porte atteinte, à la situation et à la dignité, par une riposte verbale foudroyante. Las des comportements de son fils, Dom Louis s'adresse à lui sur le ton de colère, en utilisant le lexique dévalorisant : "indignes", "méchantes", "mauvais", "infâme", "bassesses" (IV,4). Parlant au nom de sa classe :

Aussi, nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler ; et cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, et de ne point dégénérer de leurs vertus, si nous voulons être estimés leurs véritables descendants. (Ibid)

il désavoue son fils indigne

Ainsi, vous descendez en vain des aïeux dont vous êtes né ; ils vous désavouent pour leur sang [...]. Apprenez enfin qu'un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature [...]. (Ibid)

Voyant enfin que ses paroles sont inutiles, Dom Louis transforme ses reproches en menace : avant de quitter, il appelle sur la tête de Dom Juan la malédiction divine :

mais sache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions ; que je saurai, plus tôt que tu ne penses, mettre une borne à tes dérèglements, prévenir sur toi le courroux du ciel, et laver, par ta punition, la honte de t'avoir fait naître. (Ibid)

## 1.2 Contre-attaques combattives

Face à la méchanceté de Dom Juan, certains personnages, pour riposter, ne se contentent pas des mots, mais sont prompts aux attaques physiques. Pierrot, si humble soit-il par rapport à son adversaire, est un exemple. Jaloux de son rival qui est sur le point de baiser la main de Charlotte, le paysan s'interpose entre le seigneur et sa fiancée et pousse le premier Dom Juan (III,2). Hélas ! l'écart des conditions sociales entre lui et son concurrent étant trop grand, Pierrot n'ose plus porter la main sur Dom Juan. Dom Juan le frappe de plus en plus, Pierrot ne peut se défendre que par la parole. Il se place, certes, sur le terrain de la légitimité, mais c'est la loi du plus fort et Pierrot finit par céder la place au grand gentilhomme.

Dom Juan est véritablement en danger de mort lorsqu'il est devant un égal, un mâle de sa caste : à l'acte III, scène 4, il rencontre Dom Alonse, à qui il a ravi l'honneur en abandonnant Elvire sa soeur. Face à Dom Juan, "ennemi mortel", Dom Alonse, "mettant l'épée à la main", se précipite sur lui pour se venger.

Or, son frère, Dom Carlos, à qui Dom Juan vient de sauver la vie (III,3), le retient et lui demande de s'aquitter de sa dette en lui laissant un délai de vie :

souffrez que je lui rende ici ce qu'il m'a prêté, que je m'acquitte sur-le-champ de la vie que je lui dois, par un délai de notre vengeance, et lui laisse la liberté de jouir, durant quelques jours, du fruit de son bienfait. (III,4)

Heureusement pour Dom Juan, Dom Alonse, violent et sanguinaire, qui se laisse aller aux "transports" de la vengeance au début, perd peu à peu son élan et cède à la "délibération de [la] raison", selon le code de l'honneur interprété par son frère.

Là encore, Dom Juan utilise sa stratégie de dérobade habituelle : le silence. Immobile, il regarde les deux frères débattre sa vie sans rien dire. Il ne fait que "promettre" de réparer plus tard l'outrage qu'il leur a fait. Promesse qu'il ne tiendra pas. On sait que le moment venu (V, 3), il s'en tirera en invoquant le Ciel :

Hélas ! je voudrais bien de tout mon coeur vous donner la satisfaction que vous souhaitez ; mais le ciel s'y oppose directement. (V,3)

## **II. L'intervention divine**

Dom Juan le contestataire qui s'oppose aux règles sociales, morales, religieuses appelle donc une vengeance. Dans son entourage, le désir de détruire cet agresseur est constant. Il semble que l'agression donjuanesque ne puisse être arrêtée que par la destruction de ce noble provocateur. Or, les

personnages opposants à ses désirs ont tous le dessous et seraient trompés, bafoués, voire éliminés par Dom Juan. Reste à voir si, là où les hommes ont échoué, l'être supérieur, son Créateur, y réussira. Dom Juan n'a-t-il pas dit lui-même dès sa première entrée en scène : "c'est une affaire entre le ciel et moi, et nous la démêlerons bien ensemble" (1,2)?

Dans *Dom Juan*, le Ciel est, en effet, au point de départ comme au point d'arrivée. Nous avons vu, au chapitre III, que Dom Juan provoque le pouvoir divin. Il s'expose donc directement au vengeance céleste. Nous avons vu aussi que, tout au long de la pièce, Dom Juan était sans cesse averti d'une résistance surnaturelle qui s'oppose à son défi : il a été question constamment de la fin ultime du héros mais celui-ci rejetait chaque fois cette idée.

Le rejet rappelle le rejet et la négation la négation. Dans l'histoire de la littérature, nombreux sont les méchants déviants ou inadaptés aux règles sociales ou morales qui sont condamnés à la solitude, à l'exclusion, à l'élimination par les lois terrestres. Beaucoup découvrent les voies de la réconciliation avec le monde, humain ou divin. Or, les agressions de Dom Juan, exemptes de tout sentiment de culpabilité, dépassent les bornes de la condition humaine pour se situer au niveau de la divinité. Le héros, ennemi de toutes contraintes, déclare la guerre à Dieu et toutes les mesures humaines se révèlent inefficaces.

Dom Juan court le monde en défiant Dieu, qui n'a pas de prise sur son âme. À ce conflit ouvert, il n'est pas d'autre solution que la foudre finale (Paul Bénichou 1976 : 280)



Autrement dit, l'agresseur diabolique ne peut être condamné qu'à l'anéantissement divin.

C'est par la statue du Commandeur que ce châtement céleste est ménagé. Ce commandeur "bien tué" représente la mort. Finalement, dès qu'elle baisse la tête pour accepter l'invitation de Dom Juan, sa statue fait figure du Père que Dom Juan refuse de reconnaître : dès lors l'étau de la vengeance divine se serre de plus en plus. Lorsque la statue se rend chez Dom Juan (IV,7-8), les coups qu'elle frappe à la porte sont comme ceux du destin. Le héros est épinglé : lui, qui "[se sent] un coeur à aimer toute la terre" et souhaiterait "qu'il y eût d'autres mondes pour y pouvoir étendre [ses] conquêtes amoureuses" (1,2), est enfermé dans un lieu fixe de chez lui. Pris au piège, l'homme immobile reçoit la pierre mouvante.

Ignorant les véritables motifs de l'intrusion du Ciel sur la terre, Dom Juan, par trois fois, défie l'agent de Dieu, il l'invite à souper, accepte de manger avec elle et lui donne la main. Ce dernier défi lui est fatal : le Ciel prononce son dernier mot : "l'endurcissement au péché traîne une mort funeste, et les grâces du Ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à sa foudre" (V,6) et les flammes dévorent le héros, engloûti dans un abîme.

Pourrait-on dire qu'il s'agit là d'une défaite? Rien n'est moins ambigu. Certes, le Ciel a employé tous les moyens possibles pour détourner le séducteur de son itinéraire du désir et doit finalement se résoudre à utiliser, lui aussi, la violence. Mais nous ne voyons jamais Dom Juan se repentir, même plongé dans les flammes de l'enfer. On l'a vu, avant sa chute mortelle, perdu mais toujours déterminé, pousser ses défis jusqu'au bout : "Oui. Où faut-il aller?", jusqu'au sacrifice de la vie. L'exclamation "Ô ciel" est celle de la douleur physique ; au seuil de la mort, son "non" montre bien que le Ciel ne

peut que le détruire physiquement mais ne saurait le convertir aux principes contraires à sa conviction de la liberté.

Finalement, le monstre est éliminé : un homme qui défie toutes les lois, terrestres et divines, ne peut survivre. Apparemment, l'ordre du monde est rétabli. Or, le dénouement recentre sur la dernière réplique de Sganarelle: "mes gages, mes gages !" (V,6). Son maître est parti sans le payer. La plainte du valet peut paraître de la dernière vulgarité. Elle parle pourtant de toutes les dettes impayées par la disparition de Dom Juan :

Voilà, par sa mort, un chacun satisfait. Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles déshonorées, parents outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content.  
(Ibid)

Sganarelle ne pense qu'à son argent et ne voit pas qu'en fait aucun mal commis par son maître n'est réparé, aucune excuse de la part de l'homme déifiant n'est faite : l'amour d'Elvire n'est pas satisfait, monsieur Dimanche n'a toujours pas son argent, Dom Louis est trompé par l'hypocrisie de son fils. Dom Carlos provoque le seigneur en duel et en vain. Chacun reste à son état de réclamant et les promesses de Dom Juan ne sont pas exécutées. Selon Shoshana Felman

La mort de Don Juan est aussi injuste que la vie. La mort ne fait pas *sens*, puisqu'au contraire c'est la mort qui empêche le paiement de la dette, qui rompt donc encore la promesse. L'engagement du Ciel n'est pas tenu. Les gages ne sont pas payés. (Shoshana Felman 1980 : 79)

Dans cette perspective, avec Dom Juan, le châtement céleste reste incomplet car il ne règle rien. Bref, si les hommes n'ont pas pu atteindre Dom Juan, le Ciel, lui, ne saurait se vanter de sa victoire sur ce "grand seigneur méchant homme".

## CHAPITRE V

### CONCLUSION

Le personnage de Dom Juan est marqué par son comportement violent: il sait employer son corps, gestes, armes et sa parole pour rabaisser et anéantir les autres. C'est surtout sa capacité verbale qui engendre un effet plus destructif que son corps : elle anéantit ses victimes jusqu'à ce que ces dernières perdent leur essence humaine.

Notre étude a montré que le comportement violent de Dom Juan peut s'expliquer par deux raisons psychologiques. Au niveau du conscient, Dom Juan aime lancer les défis à tous les codes qui s'opposent à son plaisir. Ses gestes de provocation ne visent pas seulement les normes terrestres, ils vont jusqu'au point du sacrilège : le Ciel reste toujours le but à blasphémer pour lui. Malgré une série des présences des signes célestes, il fait semblant de ne pas s'y intéresser mais, en fait, il n'arrête jamais ses actions et sa parole si hardies, riches de l'intention provocante envers le Ciel.

Notre lecture du texte s'est penchée aussi sur un autre motif psychologique du comportement violent de Dom Juan : au niveau de l'inconscient. On peut voir que Dom Juan est obsédé par la tendance du sado-masochisme : il est évident que le sadique aime infliger la douleur à ses victimes. Mais, c'est en humiliant les autres que, en même temps, il s'humilie. Outre le sado-masochisme, le complexe d'Oedipe paraît aussi non-négligeable : ce fils ingrat est hanté par le plaisir du parricide. Tous les pères, biologique tel Dom Louis, ou morales tels le Ciel et Pierrot, sont les victimes de sa tendance oedipienne. De plus, Dom Juan est maîtrisé par la pulsion de vie et la pulsion de mort : Eros et Thanatos. C'est la première qui le pousse à

jouer sans relâche de ses aventures amoureuses. Nous avons montré que la raison pour laquelle Dom Juan n'arrive pas à annuler ses projets d'amour est qu'il essaie de s'enfuir de la mort engendrée par la fidélité pour un objet d'amour. Mais la fuite de Dom Juan devient paradoxalement le moyen par lequel il se précipite vers la mort. Bref, plus qu'il s'éloigne de la mort, plus qu'il s'en approche.

En dernier lieu, l'étude souligne que Dom Juan est le héros si grand que personne n'est capable de le détruire, sauf la punition céleste. D'autres personnages qui sont ses victimes essaient de se venger de lui par leurs représailles gestuelles et verbales mais elles sont toutes en vain. Bien que la pièce se termine par la mort de Dom Juan, les personnages-victimes ne gagnent rien de leur part. Bref, la violence, apparemment légitime, n'est pas un remède efficace au mal qui est fait.

En faisant allusion aux autres versions du même mythe, Jean Onimus écrit (1973 : 56) :

par rapport à ses prédécesseurs le Dom Juan de Molière est infiniment plus atroce : au lieu d'un aventurier, d'un séducteur, nous avons affaire tel à un monstre.

Or, ce monstre n'a pas cessé de fasciner. Si, selon Louis Jouvét, qui l'a exhumée en 1947, *Dom Juan* est "la plus grande pièce de Molière" (1965 : 86), c'est peut-être parce que "ce monstre" est une part de nous-mêmes. Si civilisés que nous soyons, la violence, cette monstruosité donjuanesque, est inscrite au plus profond de nous. Frustrés par ces sentiments brimés,

contraints et strictement encadrés par les règles et les prescriptions de la société, nous sommes comme soulagés en voyant resurgir notre instinct primitif qui n'a jamais pu être aboli.

Dom Juan incarne donc le refus hautain de toute mesure et cette figure qui représente la liberté se fait tentateur. En suivant son itinéraire, nous avons un sentiment de libération, nous sentons, du moins, se relâcher le réseau d'obligations que la famille, la loi, la morale ont tissé au tour de nous. Sur le chemin de Dom Juan, on ne soucie de droit, de légalité, de sensiblerie. Son jeu abandonne le règlement habituel pour admettre la violence, la tromperie, la cruauté que condamnent toutes les lois, laïques ou religieuses. Même si les manoeuvres employés ne sont pas orthodoxes, l'essentiel est de franchir le seuil de la prison de notre existence.

En dernière analyse, la mort de Dom Juan augmente encore l'admiration pour l'homme qui ose et fait bon marché de sa vie. Dom Juan a perdu son duel avec Dieu, certes. Cependant, en hissant ses propres convictions et ses propres lois au niveau du Ciel, n'a-t-il pas réussi à pousser Dieu de se manifester devant lui? Ne nous a-t-il pas appris que tout est possible et que la confiance en soi peut déplacer les montagnes?

## RÉFÉRENCES

Adam, Antoine. 1956. *Histoire de la littérature française au XVIIème siècle*.

Tome III. Paris : Éditions Domat.

Balzac, Honoré de. 1841. *Le Curé de village, scène de la vie de champagne*.

Paris : Hippolyte Souverain.

Bataille, Georges. 1957. *L'Érotisme*. Paris : Minuit.

Bénichou, Paul. 1976. *Morales du Grand Siècle*. Paris : Gallimard.

Bigéard, Jean-Marie. 1974. *La violence*. Paris : Larousse.

Cazenave, Michel. 1996. *Encyclopédie des symboles*. Paris : La Pochothèque.

Chartier, Jean-Pierre. 2001. *Introduction à la pensée freudienne*. Paris :

Payot.

Debailly, Pascal. 1988. *10 textes expliqués Molière Dom Juan*. Paris : Hatier.

Descotes, Maurice. 1976. *Les grands rôles du théâtre de Molière*. Paris :

Presses Universitaires de France.

Felman, Shoshana. 1980. *Le Scandale du corps parlant*. Paris : Seuil.

Freud, Sigmund. 1949. *Abrégé de psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires

de France.

Freud, Sigmund. 1962. *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Paris :

Gallimard.

Geray, Christine. 1982. *Dom Juan, Molière*. Coll. Profil d'une oeuvre. Paris :

Hatier.

- Guicharnaud, Jacques. 1984. *Molière, une aventure théâtrale*. Coll.Bibliothèque des Idées. Paris : Gallimard.
- Jomaron, Jacqueline de. 1989. *Le Théâtre en France*. Tome II. Paris : Armand Colin.
- Jouvet, Louis.1965. *Molière et la comédie classique*. Paris : Gallimard.
- Krauss, Janine. 1978. *Le Dom Juan de Molière : une libération*. Paris : A.-G.Nizet.
- Laplanche, J. et Pontalis, J.-B. 2007. *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : P.U.F.
- Le Goaziou, Véronique.2004. *La violence*. Coll.idées reçues. économie et société. Paris : Le Cavalier Bleu.
- Manit, Piriyaudit.2008. *La sexualité chez les protagonistes dans le théâtre de Molière : étude psychocritique textuelle*. Thèse de Doctorat du français. Université Chulalongkorn. Faculté des Lettres, Département des langues occidentals.
- Mathiot, Anne-Marie et al. *Lectures de Dom Juan de Molière*. Paris : Bélin.
- Molière.1962. *Oeuvres complètes*. Paris : Éditions du Seuil.
- Onimus, Jean.1973. *Le Mystère de Dom Juan*. Annales du Centre Universitaire Méditerranéen. 26ème volume, 1972-73 : 55-59.
- Quesnel, Alain.2003. *Les mythes modernes. Actualité de la culture générale*. Paris : Presses Universitaires de France.



Ricoeur, Paul. 1990. *Soi-même comme un autre*. Coll. L'ordre philosophique.

Paris : Seuil.

Rousseau, Jean-Jacques. 1967. *Lettre à M.d'Alembert sur son article*

*GENÈVE*. Paris : Garnier-Flammarion.

Scherer, Jacques. 1967. *Sur Dom Juan de Molière*. Paris : SEDES.

Stanillioni, Yves. 1981. *Analyse et réflexions sur Dom Juan de Molière*. Paris :

Marketing.

## **BIOGRAPHIE**

Née le 10 avril 1985, Chalida Wejchayapakorn a obtenu le diplôme de Licence ès Lettres de Langue Française en 2006 et a poursuivi les études de Maîtrise à l'Université Chulalongkorn en 2007.